

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

SI NOUS RESTONS TÊTUS
suivi de
NOMADES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
BRIGITTE LÉVEILLÉ

JUIN 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci aux colocos, aux ami.e.s et aux amours, merci à la famille – celle qui nous voit grandir comme celle qu'on choisit. Merci à tous ceux et celles qui rendent les rêves possibles.

Merci à Marie-Ève Lussier-Gariépy, à Marianne Marceau, à Éva D'Aoust, Lucie M. Constantineau, Marc-Antoine Marceau, Maude Lafond, Pierre-Luc Désilets et à toute l'équipe du Jamais Lu Québec pour la mise en lecture à l'automne 2022 : cet événement m'a remplie d'une joie immense et j'en suis infiniment reconnaissante.

Merci à mon directeur Jonathan Hope, pour la liberté et la confiance.

Ce mémoire a bénéficié du soutien du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC), du Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH) et de la Fondation de l'UQAM.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
SI NOUS RESTONS TÊTUS	1
Espérances.....	3
Trépignements.....	21
Chantiers.....	56
Jardins.....	68
Arrivés à ce qui commence.....	88
Matériaux empruntés.....	99
NOMADES	103
Introduction.....	104
Constats d'une enquête de terrain.....	109
Considérations éthiques et esthétiques.....	120
Expérimentations.....	140
Conclusion.....	147
RÉFÉRENCES.....	149

RÉSUMÉ

Ce mémoire, composé d'un documentaire poétique et d'un essai réflexif, porte sur les modes d'habitation alternatifs. La première partie, *Si nous restons têtus*, documente un projet d'habitation collective dans lequel je suis présentement engagée avec quatre amis. J'archive ce projet que nous chérissons : celui d'enfin habiter ensemble, dans une maison que nous aurons bâtie de nos mains. Entremêlant poésie et archives personnelles, *Si nous restons têtus* rend compte de nos tentatives acharnées pour trouver à nos rêveries une forme d'achèvement, un lieu concret où se déposer. S'y rassemblent des annonces Kijiji de terres à bois, des discussions avec des courtiers immobiliers ou des notaires, des extraits de règlements municipaux et des bribes de paroles d'amis rapportées. Il y est question de nos désirs les plus fantasques, de nos inévitables désillusions, mais surtout de l'amitié qui finit malgré tout par l'emporter.

Dans l'essai *Nomades*, je retrace les cheminements théorique et pratique qui m'ont menée à la conception de mon projet de création. *Si nous restons têtus* est la forme finale qu'a prise une vaste exploration des modes d'habitation alternatifs : j'ai lu sur le sujet, collecté des témoignages, expérimenté divers types d'habitation et tenté d'en rendre compte par l'écriture. En prenant ma propre expérience comme exemple et point de départ, j'aborde certaines des questions éthiques et esthétiques qui m'ont habitée lors de ce processus. Quelles responsabilités m'incombent en tant que documentariste? Comment représenter de manière éthique des situations d'habitation précaires? La juxtaposition de bribes de récit, de considérations d'ordre littéraire et de fragments plus théoriques permet de faire évoluer une réflexion critique sur la pratique documentaire, les modes de vie nomades et les représentations collectives qui en sont faites. J'expose les prises de conscience et les découvertes qui m'ont amenée à revisiter tant mon projet littéraire que mes pratiques d'habitation.

Mots-clés : Documentaire, modes de vie alternatifs, nomadisme, littératures de terrain, éthique, factographies, joie.

SI NOUS RESTONS TÊTUS

poésie-documentaire

*on a débâti ce qu'il y avait
les clous ont été décrochis donc réutilisés
ça a été refait par la gang d'avant
qui avait aussi
enlevé les clous
décrochis les clous
remis les clous
pis là on espère qu'y vont être là pour un boutte
on a réenlevé les clous
redécrochis les clous
dans des murs qu'on espère solides et durables*

*on y croit
on s'est pratiqués
on a fait des murs qui tenaient moins bien avant
on a appris*

– Maude Prud'homme,
discussion tirée d'un documentaire
de Moïse Marcoux-Chabot

Espérances

Lot de 160 acres situé à Sainte-Paule, accessible à l'année. 40 acres de prairies (foin/luzerne), le reste boisé mixte. Densité et variété de feuillus (bois francs) et de conifères (mélèzes) importante. Petite érablière à développer, bien située sur un versant sud. Plusieurs chemins aménagés permettant l'accès à tout le territoire. Très bon secteur de chasse à l'orignal, chevreuil, coyote et outarde. Adossé à la Seigneurie de la Matapédia, secteur protégé.

Terre à bois à vendre à St-Vianney.
103 acres avec rivière. Possibilité de coupe de bois.
À 20 minutes de Matane.
Présence d'originaux et de perdrix, parfait pour la chasse.

Jolie petite maison 18' x 22' sur un magnifique lot à bois de 100 acres. Située au 45 chemin du Renversé, St-René-de-Matane, avec un très beau potentiel acéricole de plus ou moins 5000 entailles non exploitées. Chemin central accessible en auto sur toute la longueur de la terre. La maison comprend toutes les commodités et est vendue meublée. Une visite vous charmera certainement!

Terre agricole et boisée
Cadastre # 5 831 872
50% forêt; 50% champs
Superficie approx. : 96 acres

SARAH-JEANNE – J’aurais juste besoin qu’on se répète nos critères de recherche pour que ça me rentre dans la tête.

JOSEPH – Si on veut avoir un bâtiment commun et toutes nos petites habitations individuelles, à la base, il faut que le terrain soit assez gros. Si on veut faire notre bois de chauffage et que Marie et moi on fasse notre projet d’agriculture, là... là, il faut que ce soit pas mal gros. En partie défriché, en partie boisé, ce serait l’idéal.

MOI – Oh, avec des arbres, ce serait bien il me semble.

JEREMY – Moi, je me dis que si tu déménages en campagne, faut que tu les plantes, tes arbres. C’est long. Tandis que si tu déménages dans le bois, t’arrives, tu tasses les branches, t’aménages ton nid... Tu te sens plus comme un petit animal de la forêt.

MARIE – En gros, si tu peux pas utiliser ta chain saw, c’est plate.

nous avons des maquettes
découpées aux ciseaux arrondis
la grange et le garage sont en papier quadrillé
ce n'est pas à l'échelle
ce n'est pas si mal
nous pouvons les prendre, les soulever
les poser sur un terrain ou sur un autre
pouvons compter les carreaux de papier
et l'argent restant
à amasser

dans nos tiroirs, nos cabanons, nos coffres de voitures
s'accumulent une collection de jouets

guns à clous, barres à clous, cloueuse à planchers, pinces, pioches,
perceuse à gypse, ponceuse à disque, biscueteuse, scie sauteuse,
sableuse à ruban, niveaux, marteaux, toupie, équerre
la promesse d'une construction collective à venir

MARIE – Je veux que Joseph et Jeremy aillent porter mes enfants à l'arrêt d'autobus pour leur première journée d'école et qu'ils pleurent parce qu'ils les aiment trop. Je veux que Joseph leur montre à marcher pieds nus et que Sarah-Jeanne leur montre que c'est beau, la vulnérabilité. Je veux que vous soyez là. J'ai tellement hâte d'avoir des enfants.

SARAH-JEANNE – J'ai envie de vieillir avec vous.

MARIE – Les humains, j'aime tellement ça, les humains. Je les trouve beaux, je les trouve parfaits. Des fois je les aime tellement que j'aurais envie de tous les prendre dans mes bras. Ça formerait une grosse boule d'amour, comme une pyramide parfaite. Je serais tellement malheureuse sur une île déserte.

tendres amis
je voudrais parler de vous
et de notre vie encore à faire
comme d'un amour sans fin, une histoire naïve

je voudrais parler de vos mains
calleuses et rêches
de nos rêves obstinés
d'une révolution possible

JEREMY – Je suis ouvert à tous les types de configuration. Si je me visualise vieux dans vraiment longtemps, je me vois dans ma petite place avec ma famille. Et vous tout autour.

MOI – Bâtir une grosse maison collective, ce serait fou. Ou, si on n'a pas assez d'argent, bâtir une petite maison collective avec juste ce qu'il faut : une cuisine, de l'eau, une toilette. Une douche. Et on pourrait habiter autour dans des yourtes, des roulottes. C'est déjà pas mal ça qu'on fait ces temps-ci de toute manière : habiter dans nos chars.

MARIE – Honnêtement, je sais même pas si j'aurais besoin d'avoir ma place à moi toute seule un jour. Je pense pas que je me tannerais d'habiter avec vous.

Jeremy

A travaillé trois étés en construction : un à bâtir la maison de ses parents, les autres à monter des maisons de bois rond luxueuses comme jamais vu. L'été, il habite dans son pick-up. L'hiver, il le passe dans l'Ouest, dans un shack sans eau ni électricité qu'il a lui-même bâti. Il fait des câlins aux arbres, aime les cèdres parce qu'ils sentent bon. Lui, je l'aime.

Marie

A fait ses études en production horticole et travaillé trois saisons comme jardinière-maraîchère. Elle habite à Rimouski avec son chien nommé Daïkon – c'est un type de radis. Elle a le désir tenace d'un ventre plein d'enfants, voudrait les avoir avec une femme. Elle, je l'aime.

Joseph

A passé cinq saisons sur des fermes à produire des paniers bio. Il a habité un peu partout : dans une roulotte, dans une tente prospecteur, dans une yourte, dans son char, sur des sofas, dans des salons, chez des amis. Il répète en riant avoir pris sa retraite préventive à l'âge de vingt-quatre ans. L'avenir lui apparaît radieux. Je l'aime autant.

Sarah-Jeanne

Fait sa maîtrise en arts visuels. Elle a développé une forme d'empathie trop grande pour être viable dans un corps d'humaine, a déjà tenté de changer de vie avec un brin d'herbe pour vingt-quatre heures. Elle conçoit de petits livres-objets et voudrait vivre avec des moutons, des chèvres. Elle et ses mains potelées d'enfant bricoleur, je les aime.

Moi

J'ai habité à Gaspé, Chicoutimi, Montréal, dans les Laurentides, dans mon char, dans une roulotte, un peu partout et nulle part à la fois. La maison, c'est là où les amis se trouvent. Et quel savoir est le mien, quel talent? Lequel sinon celui d'être entourée et d'aimer longtemps.

Vous, je vous aime et quoi d'autre, et quoi encore.

nos promesses sont vaines, mais remplies d'espoir
un chapiteau, une cuisine d'été
les chanterelles cueillies la veille, au beurre poêlé

à six heures tapantes
nous reviendrons d'entre les champs, ongles noircis
couperons courges et laitues
nos poules royales lèveront la tête
au son de la cloche annonçant
le souper servi

SARAH-JEANNE – J’ai envie de tout apprendre. De tout savoir sur le moulin à scie et tous les outils dont vous parlez.

JEREMY – Quand tu fais tout toi-même, t’habites pas l’espace de la même manière. Quand tu pars de l’arbre pour faire des planches, pour ensuite faire une maison, t’as pas la même relation avec les objets. Si j’avais pu, j’aurais planté des petites graines de cèdres il y a 30 ans pour qu’ils soient assez grands quand je vais la bâtir, notre maison. Si j’avais pu, je les aurais plantés avant d’être né.

SARAH-JEANNE – Jeremy a en tête la maison de ses rêves, pourquoi on ferait autre chose que la maison de ses rêves? Je veux dire... pourquoi on ferait autrement? On prendra le temps qu’il faut, on n’est pas pressés.

et je rêve :
nous ne nous quitterons plus
la rouille menace nos automobiles, qu'importe
elles ne serviront qu'à nous rendre au village
et pour le reste nous irons de pied ferme
ce n'est pas de ce jour
que notre ardeur
trouvera repos

MOI – Si on a Joseph avec nous, moi j’y crois. Vous vous rappelez quand il voulait partir un projet maraîcher à Kamouraska mais qu’il avait pas de terre et pas d’argent? Il a jaser à gauche à droite, il s’est fait des amis. Prochaine affaire qu’on sait, trois agriculteurs lui proposent de cultiver gratuitement leurs terres « parce que ça fait du sens pour eux ». Ou vous vous souvenez l’hiver qu’on a passé à Chicoutimi, quand il se cherchait une tente prospecteur pas chère? Le monsieur la vendait 2 000\$ sur Kijiji. Joseph l’appelle, lui explique son projet de faire de l’escalade de glace dans la région et d’habiter dans sa tente avec un poêle à bois. Le monsieur a trouvé ça *beau et inspirant*. Il lui a donnée. Donnée! Je vous dis : si on a Joseph avec nous, un moment donné, ça va finir par arriver. C’est comme une espèce de mélange de travail, de confiance et de chance.

quand par désinvolture vous douterez
je vous porterai sur mon dos, herbes au poing

de ma voix enrouée
j'aurai pour vous des refrains
des contes, des histoires
qui finissent bien

nous alimenterons le feu
écouterons la pluie taper contre le toit de tôle
je ressasserai nos vieilles histoires
en ferai des conserves pour les jours moroses

JOSEPH – Yo, j’ai trouvé un terrain de fou! *Kijiji : château à vendre à Escuminac - 650 000\$.*

MARIE – Dans tes rêves man, dans tes rêves.

SARAH-JEANNE – Oh, sur celui-là il y a des petits cèdres, Jeremy!

JOSEPH – Sur lui, il y a une section assez pentue pour skier et des boulders de roche grimpable, pas pire pantoute! Ma seule inquiétude, c’est l’accès à l’électricité.

MARIE – Je suis restée pognée en essayant d’aller voir un des terrains. Y va me falloir un meilleur pick-up.

SARAH-JEANNE – Une rivière de galets, qu’ils disent!

JEREMY – Sur le dernier que je vous ai montré, la ligne d’Hydro la plus proche est à 2,7 kilomètres. Ça se fait, faire venir l’Hydro sur 2,7 kilomètres?

SARAH-JEANNE – 50 000 pieds carrés... ça doit être grand ça?

MARIE – Bon, je suis retournée pis je l’ai pas trouvé, le terrain.

SARAH-JEANNE – Les arbres sur la photo sont tellement hauts. Ils sont trop beaux.

vos bras me tiendront-ils au chaud? et les fenêtres que vous aurez lavées craqueront-elles par temps de grand froid?

saint-simon, saint-simon-sur-mer, saint-fabien, saint-fabien-sur-mer, saint-anaclet, sainte-luce, saint-ulric, saint-valérien, neigette, saint-narcisse, les hauteurs, grosses-roches, saint-gabriel, grand-métis, mais qu'on me dise, qu'on me dise enfin de quel bois nous nous chaufferons

parlez-moi
de cette maison que vous bâtirez
parlez-moi des épinettes chétives, des peupliers dansants
de la manière précise d'abattre un arbre
pour en faire des planches
pour en faire des murs
oui, reparlez-moi du jardin
de la rivière

tendres amis
rapportez chardon des champs, chicorée sauvage
chèvrefeuille, pâquerette, bouton-d'or, achillée, chiendent
faites-m'en un bouquet
que je le dépose sur la table encombrée
elles faneront
ce n'est pas grave
nous en cueillerons davantage

offrez-moi une grange rebâtie
prenez-moi sur vos épaules déboîtées
qu'enfin mon regard porte large, porte loin
faites que j'y croie
que j'y croie cette fois

surtout, gardez secret que ça ne durera pas toujours

laissez-moi croire qu'il y aura toujours des bras
pour me bercer

Trépignements

JEREMY – Le truc, c'est d'avoir l'argent cash quand on négocie. Pas cash, mais dans notre compte mettons. C'est de dire : « on a ça et on est prêts à te le donner tout de suite. » Comme quand t'arrives avec une petite mallette en cuir pleine d'argent. C'est dur, dire non à une petite mallette.

je prendrai mes rêveries, mes errances
les coulerai au fond de vos mains

vous qui veillez
mon innocence mes maladresses
oui, à vous j'aliène ma liberté
toutes mes libertés

JOSEPH – Je viens de passer une heure au téléphone avec ma petite maman. Elle m'a montré comment chercher toutes les informations d'hypothèque, de contrats de vente et d'actes notariés concernant n'importe quel terrain, c'est malade. Ça coûte une grosse piasse le document.

MARIE – Dude, ils abusent, ils ont acheté 25 000\$ il y a quatre ans et ils vendent 95 000\$...

MARIE – L'autre d'avant est en procédure de vente aussi... Dis-lui que si ça marche pas, de nous appeler en premier. Avec un beau sourire charmeur : donne ton gros best.

JEREMY – Moi, les banques, j'haïs les banques. J'ai un profond dédain pour les banques. Si je pouvais avoir mon argent en lingots d'or cachés en dessous de mon oreiller, c'est ce que je ferais.

nous finirons naïvement de nos fêtes
avec au cœur la patience définitive de ceux qui y croient
de ceux qui ont trouvé, bâtissons avec la nécessaire maladresse
de ceux qui essaient

JOSEPH – Il y a un terrain pas mal cool à Saint-Mathieu de Rioux. Il est plus cher que prévu, mais c'est deux lots collés. Je suis allé le voir, et ça a ben de l'allure. Qu'est-ce que vous en dites?

MOI – Ça correspond à tous nos critères... Pourquoi pas?

JEREMY – Fait que là, sérieusement. Mettons qu'on arrive demain avec une petite mallette pleine d'argent : combien on a?

NOTAIRE – « Bon, je vous réexplique : avant de faire une offre d'achat, vous devez vérifier auprès de la municipalité s'il est possible de faire recadrer le terrain et de délivrer des permis de construction pour ce secteur spécifique. Pour obtenir un permis de construction, vous devez contacter la municipalité qui attestera que le chemin sera entretenu dans les prochaines années, et n'oubliez pas de vous assurer que le zonage du terrain est en concordance avec l'utilisation que vous comptez en faire. Vous devrez consulter les règlements municipaux également, et... », et c'est à n'en plus finir
c'est à n'en jamais finir
les règlements sont insupportables
ils font leur travail de sape

Municipalité	Saint-Mathieu de Rioux
Lot	n° 4 785 073
Lot	n° 6 195 942
Superficie	88 911,8 m ²
Code de voisinage	1108
Utilisation	9220 - FORÊT INEXPLOITÉE QUI N'EST PAS UNE RÉSERVE

et c'est à n'y rien comprendre
nous pourrions aller après la ligne, le quadrillage
explorer le terrain voisin
se trouve-t-il avant la clairière ou commence-il après?
pourrions aller toucher le bouleau, le merisier
nous baigner à la rivière
ou est-ce un ruisseau, un mince filet?
après il faudra revenir
par quels chemins, celui du chevreuil, de la motoneige?
la carte répète ses chiffres
encore ses chiffres

JOSEPH – Bon. Un permis de construction, qu'ils veulent? Et le zonage? Détective Joseph est sur le projet.

JOSEPH – Juste pour vous dire que je suis en contact avec la municipalité de Saint-Mathieu pour démêler l'enquête du déneigement! Je suis en mission, je continue d'investiguer.

JOSEPH – Conseil municipal le 1er février à huis clos, je demande à ce que notre projet soit adopté. Reste plus qu'à croiser les doigts!

EMPLOYÉ DE LA MUNICIPALITÉ – « L'émission d'un permis de construction d'une résidence dans ce secteur nécessitera l'approbation du conseil municipal, la raison principale consiste au fait que la municipalité doit être favorable pour prendre en charge et assurer pour l'avenir l'entretien du chemin [...] Je devais discuter de votre demande quant au fait d'ajouter un segment de route au déneigement municipal à la rencontre de lundi dernier, mais celle-ci n'a pas encore eu lieu pour des raisons incontrôlables, il faudra attendre la position du conseil municipal dans ce dossier [...] Concernant votre projet, le point principal consiste au fait qu'à partir de la dernière résidence le chemin est entretenu par l'exploitant du parc éolien et non par la municipalité. En principe, la durée de vie de ce parc est d'environ vingt-cinq ans, après cette période, il ne devrait plus avoir de chemin entretenu dans le secteur de votre lot [...] Il serait surprenant que la municipalité donne l'autorisation pour un développement dans ce secteur, la municipalité ne dispose pas des équipements pour augmenter le nombre de kilométrages à déneiger durant l'hiver. Si vous présentez une demande au conseil municipal pour un projet de lotissement, vous pouvez me faire parvenir une demande officielle par courriel », encore ce chemin pas déblayé pas déneigé, ce chemin encore à faire pour en venir à bout il faudra du souffle et la patience du temps long

COURTIER HYPOTHÉCAIRE – « Je regarde vos revenus des dernières années et, vous comprendrez, je suis dans l'obligation de vous dire qu'on ne prête pas d'argent à ceux qui n'ont pas d'historique de remboursement, à ceux qui n'ont pas d'emploi stable, à ceux qui ont "pris leur retraite à vingt-quatre ans", non vraiment on ne prête pas d'argent à ces gens-là. Et pourtant, je constate que vous avez réussi à mettre de l'argent de côté pour une mise de fonds? Je suis assez surprise, je me questionne, est-ce un héritage, un cadeau de la famille? Parce que je regarde vos revenus des dernières années et vraiment, je dois vous demander : est-ce que... est-ce que vous vendez de la drogue? »

si j'abdique

ce sera de guerre lasse

– *Ça rentre dans quelle catégorie vous pensez, les minimaisons?*

1.7.24 **Cabanon**

Synonyme de remise

– *Bon.... Va dont voir à remise.*

1.7.103 **Remise**

Bâtiment de faible gabarit, utilisé à des fins complémentaires à l'usage principal, tel le remisage d'outils, d'articles de jardinage et d'équipements pour l'entretien du terrain.

– *J'imagine que, si on met une tondeuse et une couple de lits, ça ferait, non?*

1.7.57 **Garage privé**

Tout espace abrité et destiné à servir au remisage des véhicules à moteur du propriétaire ou des occupants du bâtiment principal et non exploité commercialement

– *Et ça dit rien sur les roulottes?*

la paperasse ne dit rien, on sait bien, la paperasse est stérile
nous serons gauches
une maison aux clous crochis, décrochis
nous serons gauches, oui, mais quand même capables
de tenir cap, de tenir tête
quand même capables
de tenir

7.7.2 Entreposage extérieur de véhicules de loisirs et utilitaires

L'entreposage extérieur de véhicules de loisir tels une roulotte (motorisée ou non), une tente-roulotte, une motoneige, un bateau de plaisance et de véhicules utilitaires tel un tracteur

– *Jé, c'est pour toi ça!*

– *J'ai tellement hâte d'avoir un ti-tracteur...*

Même si on n'a pas de gazon.

est autorisé sur un terrain où est érigé un bâtiment résidentiel à condition que le véhicule soit localisé dans les cours latérales ou arrière.

– *Bon. À supposer qu'une minimaison sur roues est considérée comme une roulotte, ce serait permis.*

– *À condition de construire une maison.*

– *Ouin. À condition de construire une maison.*

– *Ah. Ben oui hein. Juste ça.*

et la tâche gonfle, gonfle sans cesse
c'est si bête c'est d'une tristesse
nous savons bien que le jeu est risqué
que le pari est imprudent

que de ce genre d'espoir
on ne revient pas intact

– Hé, y a autre chose sur les roulottes ici!

3.1.2 ZONE MIXTE (M) – Usages prohibés

À l'intérieur des zones de type mixte (M), les usages suivants sont spécifiquement prohibés : les roulottes de restauration ou d'usage similaires (à patates frites).

3.4.2 ZONE RÉCRÉOTOURISTIQUE (RT) – Usages prohibés

À l'intérieur des zones de type récréotouristique (RT), les usages suivants sont spécifiquement prohibés : les roulottes de restauration ou d'usages similaires (à patates frites).

– Ben voyons? Il y a quelqu'un qui a une dent contre les patates, on dirait ben.

3.5.2 ZONE FORESTIÈRE (F) – Usages prohibés

À l'intérieur des zones de type forestier (F), les usages suivants sont spécifiquement prohibés : les roulottes de restauration ou d'usages similaires (à patates frites).

– Paraît qu'il y a eu un petit casse-croûte en forme de patate frites. Ou de casseau de frites, je sais plus trop. Quand il ventait d'Est, ça sentait la friture dans tout le village – parce que tout le village, ça fait genre, 400 mètres. Les gens se sont révoltés : ils ont signé une pétition et ont fait fermer la patate.

– Mais c'est quoi le problème de la forme des bâtiments? Une forme de frite, ça évacue mal les odeurs?

– Je pense juste que c'était rendu le gag : Saint-Mathieu de Rioux, le village qui sent la patate.

– Haha, checkez ça!

6.2 BÂTIMENTS PROHIBÉS

Tout bâtiment en forme d'animal, de fruit ou tendant par leur forme à les symboliser est interdit sur le territoire de la municipalité. Tout bâtiment de forme sphérique, cylindrique, demi-cylindrique ou géodésique est interdit dans les zones « mixte ».

– D'après moi, par « fruit », ils veulent dire... patates frites.

aurons-nous l'arrogance d'y croire,
notre espoir sera-t-il assez fort
assez fantasque, saurons-nous
rêver à la hauteur
de ce que nous pouvons
rendre possible

je nous souhaite une vie gourmande et pleine de joie
où barbouillés de désir
nous prendrons tout, ne laisserons rien

MARIE – Bon. Le terrain de Saint-Mathieu, on se lance? Si on veut pas se coucher toutes les nuits en rêvant à ça, faudrait faire une offre d'achat. Qui c'est qui veut appeler le gars?

MOI – La dernière fois que j'ai négocié quelque chose, c'était une commode dans une vente de garage. Il la vendait 30\$, je lui ai donné 40... Je vote pour qu'on prenne quelqu'un d'autre.

JOSEPH – Moi, je peux le faire!

JEREMY – Tu veux ou tu peux?

JOSEPH – Je veux. Ça me tente.

JEREMY – Ouin, moi aussi par contre...

JOSEPH – Yé, notre premier comité!

nous signerons avec une mine sérieuse les papiers officiels
paperasses, convention de copropriété
en attendant, patients
nous ratissons chaque site chaque rang
répétons :
ce n'est pas de l'acharnement
c'est de la tendresse

SARAH-JEANNE – J’aimerais ça qu’on puisse dire aussi les choses qui nous font peur.

MOI – Penser au fait que ça pourrait jamais arriver, jamais se concrétiser, ça me fait vraiment peur. Le fait que ça puisse arriver un jour, ça me fait peur aussi. C’est tellement d’inconnu, tout ça.

MARIE – C’est fou, quand on y pense. Ça donne un peu le vertige.

JOSEPH – Jeremy, Sarah-Jeanne? Comment vous vous sentez d’être loin et de pas pouvoir voir le terrain avant de faire l’offre?

SARAH-JEANNE – Au final, le but c’est d’habiter avec vous. Si vous y allez et que vous vous sentez bien, je vois pas pourquoi je me sentirais pas bien aussi. Je pense que je le vois comme une grosse surprise.

JEREMY – Je me sens comme Sarah-Jeanne : je vous fais confiance. J’ai hâte.

JEREMY – Ouf. Bon. Je le fais. J’appelle le monsieur du terrain là là. Est-ce qu’avant tu penses qu’on peut réviser ensemble les petites affaires que j’ai d’écrites dans mon cahier Canada?

et je me tiens droite, et je ne flanche pas, je répète
il existe un lieu où les récoltes seront douces
où les pluies seront fraîches
donnez-nous un bout de terre un seul
ne nous laissez pas attendre
ne nous laissez pas languir
tous étourdis à nous enfarger les pieds, que nous manque-t-il
il ne manque rien, à peine quelques sous
j'ai cassé ma tirelire

JEREMY – Pis là je l'ai appelé.
Pis il m'a dit que c'était vendu.
Maudit.

fendre le bois fendre
mon impatience
entassée cordée serrée toute entière
à brûler

tendres amis
si j'accorde mon pas aux vôtres
dites que je ne chancellerai pas
répétez
que je ne chancellerai pas

vous me chantez une berceuse
chaque fois la même chose :
nous ne raterons plus une chance, plus une seule
même distraits, même ailleurs
nous sommes là

vous êtes là

JEREMY – C'était tellement concret tout à coup. J'avais toutes mes petites affaires d'écrites dans mon cahier Canada, je veux dire, je m'étais même acheté un cahier Canada juste pour ça. J'avais mes arguments pis c'était tellement vrai. C'était vraiment là. Ça a pas marché, mais ça m'a confirmé que c'était ça que je voulais. Que j'étais vraiment stressé, mais que c'est ça que je voulais. Ç'aura au moins servi à ça : là, je sais ce que je veux vraiment. Reste juste à le trouver, le terrain.

croire aux miracles
charrier des voyages de roches
et finir le ventre vide quand même

nous avançons pourtant comme il se doit
les ratages, nous ferons avec
l'oubli, les lenteurs, nous ferons avec

je vous laisse ramasser vos sous, vos pieds
et moi je dis que les trottinettes ne brisent pas
je n'ai rien contre la rouille, rien contre l'usure
tant qu'on a l'élan
tant qu'on a l'allure

JOSEPH – J'ai acheté tout plein d'outils, ça se vendait en lot : j'ai pas niaisé plus longtemps, j'ai tout pris. Quand on va avoir un garage collectif, il va être bien rempli!

MARIE – Tabarouette. On a full de jouets man, c'est Noël!

JEREMY – C'est beau la magie.

MOI – J’ai fait du ménage et j’ai retrouvé un de mes premiers livres.
Vous étiez déjà là!

Un jour, un petit ami se fait une cabane en plein milieu de la rue. Il dit à ses copains : « Venez vite dans ma maison de carton ». Les amis ont joué et bien ri dans la cabane de carton. Et ils vécurent très heureux dans leur maison à quatre étages.

C’est ma mère qui écrivait le texte pour moi. Je sais pas trop comment la maison de carton devient une maison à quatre étages, mais écoute...

JEREMY – La magie, j’te dis.

n'empêche,
il y a la Régie du bâtiment du Québec, la loi sur le bâtiment, le code de construction qui comprend dix chapitres, trois annexes, soixante-et-une sections et un nombre monstrueux de sous-sections que je préfère ignorer, il y a le code de sécurité, les décrets, les sous-décrets, les règlements municipaux, les zonages, les cadastres, les prêts hypothécaires, les taux de prêts hypothécaires, les banquiers, les notaires, et moi je dis que les cabanes aux toits triangulaires aux nuages bleus sur leurs ciels de feuilles lignées existent en un lieu serein

SARAH-JEANNE – J’ai vu une offre d’emploi. Ils disaient « gardienne de semences ancestrales ». J’étais émue. C’est tellement beau, gardienne de semences ancestrales, t’imagines.

Tu penses que ça pourrait être ça, un de mes buts de vie? Incarner des énoncés poétiques, avoir un cv qui serait ma vie et qui serait un peu comme un poème?

SARAH-JEANNE – Je voudrais avoir des moutons. Ça, ou planter du lin. Je trouve ça tellement excitant comme idée : nourrir les moutons, les tondre, faire de la laine. Ou encore, arroser du lin, le récolter. Tisser des toiles pour faire des couvertes, des napperons, des rideaux. C’est l’idée d’être avec les objets à partir du tout début et de les accompagner. Il y a quelque chose de touchant là-dedans, je trouve.

j'emboîte le pas au poème
suivrai ses envies d'enfants qui marchent près de l'eau
d'un lac, d'une rivière
je me rappelle : les poèmes savent
les poèmes ont toujours su
les poèmes promettent
les poèmes courent loin devant

MARIE – Bon, ben qu'ils aillent chier avec leurs prix qui ont pas de bon sens pis leurs règlements niaiseux. Je prends congé de ma saison de maraîchage pour construire ma minimaison sur roues, pis on verra ben ensuite. Ça se passe.

JEREMY – Je pense que je vais défaire ma boîte de pick-up et en reconstruire une en bois. Une plus grande, avec une forme arrondie. J'aime vraiment ça, les formes arrondies. Ce serait déjà un peu plus confortable que la boîte de pick-up dans laquelle je vis en ce moment : je pourrais me relever dans mon lit, déjà, ce serait pas si mal. Une petite maison mobile en cèdre, t'imagines, en cèdre! Ça sent tellement bon, le cèdre.

venez
venez, qu'on se fasse une cabane
de tôle, de ferraille, une cabane
de cour à scrap, de bois de palettes démanchées
d'érable, de merisier, de bois nobles dans la forêt derrière amassés
une cabane de branches, une cabane
de couvertes
en attendant

Chantiers

JEREMY – Bri, je suis content que tu m'appelles! Je te dis, se faire une boîte de pick-up en bois, c'est ben du gossage pis de la frustration. Quand tu montes une maison, au moins, c'est droit. Mais là tout est rabouté pis patenté, c'est comme tout le temps de la résolution de problèmes.

JEREMY – Mais c'est des beaux problèmes. Tant que c'est pas un problème une fois que c'est fini, c'est un beau problème.

JEREMY – Quand toute chie, je me dis que ce sera le problème de Jeremy de demain, et que j'ai pas besoin d'y penser tout de suite. Et je me sens mieux.

JEREMY – Est-ce que je peux te rappeler plus tard? Parce que là, il reste une heure d'ouverture à la shop et j'ai dessiné mon plan à la craie sur le plancher. S'ils passent un coup de balai ce soir, je suis foutu.

nous sommes habitués aux travaux de vaillance
savons y faire à la longue

la chaleur les piles de bois les bottes à cap
qu'on apporte de la limonade de stand de bord de route

JEREMY – Aujourd’hui, j’ai plané et fait l’embouvetage de 15 planches! de trois heures de l’après-midi à minuit.

MOI – Yé!

JEREMY – Et j’en ai 85 à faire.

MOI – Oh...

JEREMY – Un problème, un petit câlin; un problème, un petit câlin.
Un petit café?

MOI – Hé, Jé? Je me suis inscrite à des cours de maniement d’outils. Question de savoir un peu comment ça marche. Je me dis : il faut ben que je commence quelque part, devenir un minimum autonome.
JEREMY – That’s it! Mais là, faut que tu saches : le travail manuel, c’est tout le temps plus compliqué que tu penses. Je pense toujours que ça va me prendre trois heures et je suis encore là, trois jours plus tard. C’est tout le temps d’même.

JEREMY – Ça va être un drôle de camion... J’espère que les policiers vont trouver ça drôle aussi. J’aurais pas pu faire comme tout le monde et m’acheter une van? Non?

JEREMY – Reste les fenêtres à poser. Pour ça, il faut faire un trou dans la structure de bois. Et ça... ça, c’est stressant. J’attends que la machine spéciale soit réparée. Il paraît que le gars de la shop de réparation est pas trop fiable dans les délais, c’est correct. Il peut ben prendre tout le temps qu’il veut, le gars de la shop, vraiment tout le temps qu’il veut.

JEREMY – Il y avait juste des lumières carrées... nul nul. Alors je me suis commandé des lumières rondes pour que le camion ait l’air content. Je sais pas encore comment je vais les poser, je suis pas rendu là.

MOI – Ça, c’est pour Jeremy de demain.

il faudra bien
balayer la sciure
ramasser les copeaux
les bouttes de vitre, les têtes de clous
rouillés, là, les écrous tombés

il faudra bien
souffler les braises
réchauffer la soupe
râcler nos gamelles

au plus nous risquons
la fatigue les courbatures

JEREMY – Youhou! Je suis en train d'enlever la boîte du pick-up pour mettre la structure de bois. C'est tellement gros! Allô le 80 km/h, haha!

MOI – Tu voulais de quoi *low profile* : t'as manqué ta shot...!

JEREMY – Je me sens comme si j'avais acheté un ti-chalet pour ma retraite. Spacieux, je te dis! Awaye les amis, awaye le party!

JEREMY – Je vais mettre un petit poêle à bois. On se fera des saunas après le ski. Ça va être cool, je te dis!

JEREMY – Heille. Ben, c'est fait : j'ai une maison. Fini la danse du vers de terre qui rentre dormir dans sa boîte de pick-up.



Le Pick-up content

Jeremy Ouellette

Pick-up, plateforme d'aluminium, cèdre rouge, pin rouge, lexan fumé, vis, colle à bois, colle polyuréthane, pentures, poêle à bois, tôle d'acier, huile de lin bouillie, vernis, lumières rondes.

JEREMY – Je dis qu’il s’appelle « le pick-up content »... Sauf quand il est pas content. Quand il est cassé et qu’il fait du bruit, là, là je l’appelle le tracteur.

MOI – Le poêle à bois est petit et tellement mignon! Ça va vraiment être des bûches minuscules.

JEREMY – 4 pouces! On va dire : des bûchettes.

MOI – Mmh, ça va vraiment être une hachette minuscule alors.

JEREMY – Je pourrais presque acheter une boîte de popsicles! Manger les popsicles, et brûler juste les petits bâtons.

JEREMY – Il paraît qu’il y a quelque chose dans notre cerveau qui est ému par les choses miniatures. C’est neurologique. Moi, quand je vois ce petit poêle-là, j’ai l’impression que mon cerveau devient tout mou. Mou, et ému.

JEREMY – Quand j’ai traversé le Canada, il y avait des grosses bourrasques de vent. Il faut le dire : c’est pas l’affaire la plus aérodynamique qui existe. Rouler toute la Saskatchewan à 60 km/h, je remettais en question mes choix créatifs.

les clous, les vis, dans leurs pots disparates
savent tout du désordre nécessaire
qu'avons-nous sinon nos mains capables
il me manque la technique

je rameute ma patience

MOI – Je pense que ça me tente aussi. De construire une petite affaire. Je veux dire, une petite maison, quelque chose sur roues, juste histoire de commencer quelque chose pour vrai, quelque chose de concret. Je voudrais juste pas que ça finisse comme un bricolage de maternelle où on te dit « Wow, une belle grosse patente en papier mâché! Bravo! » et qu'après t'es pogné avec, à transporter ton gros bricolage partout.

JEREMY – J'ai du temps cet automne, je t'aiderai si tu veux. Si le but c'est d'apprendre des trucs, je me dis que c'est toujours utile. Et si tu le fais bien, tu peux toujours le revendre. Même si ça prend un an, deux ans avant qu'on le trouve, le terrain, et que t'habites dans ta petite construction, c'est pas si grave. Ça peut pas être une mauvaise idée. On n'a jamais trop de maisons. On n'a jamais trop de chez-soi.

mes coupes ne sont pas d'équerre
et le tréteau chambranle
j'ai les mains pleines d'échardes

ça va aller de mieux en facile
avec vous, à mes côtés
vos doigts noircis
vos gestes tendres
et empotés

JEREMY – Bri... Bri! J'ai une bonne blague pour toi :
Le toit du campeur est pas étanche, haha.
Oups.

Jardins

un plan de culture gribouillé, une liste de semences, là, sur le frigo
c'est une liste de courses, l'épicerie du printemps prochain

ail, asperge, aubergine, bette à cardes, betterave, betterave
crapaudine, carotte nantaise, chou, chou chinois, chou-fleur, chou-
rave, chou de milan de pontoise, citrouille, citrouille algonquine,
concombre petit russe, courge, courgette, courge musquée, laitue
pommée, laitue frisée, navet de milan à collet rose, panais, poireau,
pois fourrager, poivron, piment, piment d'Espelette, radis à fantaisie,
rutabaga laurentien, tomate, tomatille

j'ai acheté ces semences que vous m'aidez à planter, j'espère

MOI – C’est tellement gros. Ça me dépasse. Toute seule, j’arriverais même pas à concevoir que c’est possible, je serais même pas capable d’en avoir envie. Mais vous êtes là et vous me dites « c’est faisable, on est capables », et je vous crois. Je vous crois, je vous fais confiance. Même si c’est gros, tellement gros que ça me semble impossible, quand vous êtes là j’en ai envie, je vous fais confiance.

MOI – Ça me stresse plus que je pensais, arriver dans une forêt sans rien et devoir tout commencer de zéro...

JEREMY – Moi, c’est ce qui m’excite. Mais si ça te stresse, tu sais, on peut aussi acheter un terrain avec déjà quelque chose dessus. Ça enlève rien au projet, s’il y a déjà un bâtiment, une petite maison. Il reste des choses en masse à faire après.

SARAH-JEANNE – C’est mon plan A. C’est avec vous.

MOI – C’est mon plan A, c’est mon seul plan. J’ai pas de plan B.

SARAH-JEANNE – J’ai l’impression de remettre mon destin entre vos mains.

j'ai en poche ces semences, cet espoir
de carottes bossues
de tomates juteuses
j'ai le ventre plein déjà
mais l'envie surtout de vous voir
chaque jour désherber
arroser, prendre soin

vous m'avez dit :
pour faire un jardin
il faut sarcler
il faut biner

et je ne sais pas quoi faire de mon corps
quand vous prononcez ces mots
je ne sais pas mesurer la largeur des parcelles
l'espacement des semis

mon arrière-grand-mère disait :
les racines, ça va dans la terre, le boutte vert dans les airs
et c'est tout ce que je connais
mais vos mains à vous, mes amis, savent
récolter le mesclun le thym le radis
oui vos mains savent

SARAH-JEANNE – C'est pas rationnel, je le sais, mais quand vous posez des questions sur des détails, sur la grandeur du terrain ou la proximité de l'hydro, c'est comme si le projet devient chambranlant et ça me fait paniquer.

JEREMY – Ce projet-là, j'en ai pas juste envie : j'en ai besoin. Ça fait cinq ans que j'habite dans mon pick-up l'été et l'hiver au shack. C'est cette idée-là qui me fait toffer : l'idée qu'on va être ensemble un jour. Ma job de construire des maisons? Je le fais pour nous, pour apprendre. Pour être capable de nous en construire une après. Et la semaine de bénévolat pour faire le four à pain, c'est la même chose. Si je vous ai pas trop écrit dernièrement, si je vous ai pas trop relancé, c'est pas que ça me tentait moins. C'est juste que j'avais peur d'en parler et d'apprendre que vous aviez changé d'idée. Si c'est plus ça, le plan, ça fait pas de sens. Habiter dans mon pick-up, ça fait pas de sens. Ce que je fais cet été, là, maintenant : ça fait pas de sens.

SARAH-JEANNE – Je sais que si je suis avec vous, ce sera vous, ma vie. Mais j'ai aussi envie d'avoir un amoureux, une famille... On est tellement intense, pareil.

savez-vous l'attente, la langueur
les tracteurs tournent à si bas régime
on ne laisse pas tant d'années d'espoir en jachère

vous m'avez dit :
pour faire un jardin
il faut de la terre retirer les roches
des tomates, retirer les feuilles
des laitues, les vers

et recommencer

toutes les semaines

avec tendresse

m'avez dit :
et nous le ferons avec toi

MARIE – Je vais acheter une maison, les copains. Le projet de minimaison, ça me tentait pour vrai et mon père était là pour m'aider. J'avais acheté mon trailer, j'avais enlevé toute la rouille. Mais le point, c'est qu'on l'a pas encore, le terrain. Où est-ce que je la mettrais ma petite maison en attendant qu'on en trouve un? Je suis tannée d'habiter avec des colocs tout croches, je suis tannée de me faire évincer, ça fait déjà deux fois. Je me dis que, si j'ai ma maison, c'est déjà un peu plus moi qui décide. Et j'ai vraiment besoin de reprendre le contrôle de mon habitation. C'est pas obligé d'être ma maison pour toute ma vie. Le projet collectif me tente encore autant : c'est zéro incompatible. Mais pour un bout, j'ai plus vraiment de cash. Fait que.... ouin.

vous reviendrez je le sais doux et amers
et vos poches seront probablement trouées

déjà, les semis tardent
et je ne vous en veux pas
je vous pardonne tout :
vos doutes, vos errances
la roue désaxée de la brouette
la mie du pain, la bague de foin

voilà mon indépendance meuble et friable
sans cesse démembrée je la laisserai derrière
voilà ma faim, ma soif
mon désir dévorant
voilà ma honte de ne pas savoir aller seule
de sans cesse dépendre de vous faillibles

nous allons
entourés d'objets de seconde main
habitons
des appartements loués au mois
des roulottes, des sofas
nous cherchons
nous cherchons

l'hiver vient

il commence à faire froid

vos promesses ne peuvent rien pour ce genre de choses

JOSEPH – J’ai appris que la maison où j’habite à Sainte-Anne-des-Monts allait être revendue à une famille de Montréal. Finie, la colocation : je dois partir d’ici le mois prochain. Je savais que la maison était en vente et que ça s’en venait, mais... pas aussi vite. Et c’est fou, mais cette semaine, j’ai aussi appris que la communauté où j’avais mis ma roulotte l’été passé pourra pas m’accueillir cette année. Je comprends ce qu’ils disent, je comprends : ils ont pas les installations nécessaires pour m’accueillir confortablement, ils souhaitent que je me trouve quelque chose de mieux qu’une roulotte. Mais j’appelle partout, et tout le monde me répond que, l’été, ils font de la location à la journée. Les chambres partent à 100\$ la nuit. Je suis là, je connais tout le monde au village et j’arrive pas à trouver. Au moins, j’ai trouvé une place pour mon stock. Après, si c’est juste moi que je transporte, je peux dormir chez des amis ou dans mon char, ça me va, je m’en fous. Mais... j’en reviens pas qu’ils refusent que je mette ma roulotte sur leur terrain. On dirait qu’ils comprennent pas qu’il y a en a pas d’autres, des options. Et que ce sera quand même ça, mon plan d’habitation : une roulotte sur un terrain vague. Mais qu’ailleurs, ce sera sans bâtiment commun. Ce sera sans eau, sans électricité, et surtout, sans amis.

on peut toujours s'imaginer ce que ce serait d'avoir une maison
bâtie de nos mains bâtie
sous un soleil radieux en faire des croquis
des esquisses, d'ici là

où déposer
nos joies nos peines

que faire
de nos campements de fortune

et que veulent dire le mot maison
le mot chez-soi
chez moi, c'est là où vous vous trouvez
ne me laissez pas seule
je garde dans le creux de mes paumes
des cailloux tièdes, c'est pour vous les offrir
ne me laissez pas seule
au bout du rang

JEREMY – Je pense que c'est le temps de faire de la place pour ce projet-là. Les choses dans ma vie se sont toujours arrangées, j'ai confiance. Mais je me rends compte aussi qu'elles se sont toujours arrangées parce que je leur ai fait de la place : il est temps que je fasse de la place pour ce projet-là. L'année prochaine, je la passe à Rimouski, je la passe ici. Je la passe avec vous.

je ne vous promets rien
rien, sinon mon amour stupide et honnête
ma faim tenace comme un espoir grinçant, une histoire naïve
et quoi d'autre

je n'ai rien d'autre

je ne savais pas que mes mains mendiaient avant de vous rencontrer

MARIE – Chez moi, c'est chez vous aussi, il faut que ce soit vraiment clair dans votre tête, il faut même pas qu'il y ait un tout petit doute. On va en faire, de la place pour vous. Il y aura toujours de la place pour vous. J'ai tellement, tellement le goût de nous offrir ça : un lieu où être ensemble. Vous savez même pas à quel point ça me ferait plaisir que vous veniez tous habiter chez moi.

venez, la table est prête, dressée, venez
vous pourrez entendre ma voix
dire des choses simples :

merci, et je vous aime

JOSEPH – Bri? Je suis tombé amoureux. Ça faisait tellement longtemps que je m'étais coupé de ça, de mes émotions. Et je me rends compte que se couper de ses émotions, c'est aussi se couper de sa capacité à... s'émerveiller, je dirais? Et là je trouve que le café est tellement bon! Et que le ciel est tellement beau!

SARAH-JEANNE – Un moment donné, je regardais les métiers à tisser gros comme une pièce, et j'étais presque rendue convaincue que c'était une utilisation judicieuse de l'espace... Mais non, évidemment que non. J'en ai trouvé un pliable, gros comme une table. J'ai hâte.

JEREMY – Mon amie Elyse est enceinte. C'est fou. Je veux dire, c'est fou, elle est en train de créer la vie. Penses-y deux secondes : il y a un bébé-être humain en train de grandir dans son ventre. C'est fou. C'est incroyable. Je pense que c'est mon plus grand regret : qu'un bébé-être humain puisse pas grandir dans mon ventre. Si j'y pense trop longtemps, je pense que j'ai le goût de pleurer.

SARAH-JEANNE – J’ai acheté des portes extérieures. J’ai vu passer ça sur Kijiji, elles étaient pas chères et... je les ai prises! Je regarde souvent les choses sur Kijiji, et j’achète rien parce que, bon, on a pas encore de terrain, c’est plus raisonnable d’attendre. Mais cette fois-ci, je me suis dit : tant pis. Et je suis allée les chercher. Je me dis que, quand on fera des plans de maison, on aura juste à les faire avec ces portes-là. Je les ai mises dans le garage de ma grand-mère, en attendant.



SARAH-JEANNE – Regarde-moi ça les belles portes! Je vais les sabler pour qu’elles soient orangées des deux côtés. Imagine une grande maison avec des belles portes vitrées. Elle va être tellement belle. J’ai hâte qu’on construise des maisons ensemble!

MOI – Quand tu m’as dit que t’étais allée revirer à Sainte-Marthe-du-Lac pour des portes, j’ai ri. Je m’excuse. Il faut que je te dise : moi c’est des bardeaux de cèdre que j’ai failli acheter au début de l’automne.

quoi vous dire encore?
la parole est douce
elle ne peut pas grand-chose

je vous laisse quelques planches
et clous comme une offrande
sachez en faire une cabane aux arbres perchée
offrez-nous un nid
l'envers d'une solitude

Arrivés à ce qui commence

JOSEPH – Il y a un gars qui a un grand terrain à La Martre. Il l'a subdivisé en douze petits terrains avec un espace collectif commun où il a un grand jardin, un étang, un ruisseau. Je lance ça juste comme de même, mais... il reste deux terrains de disponibles. Je me suis renseigné au village, et c'est pas le gars plus fiable qu'il existe, mais j'en ai marché quelques-uns et ç'a plein de potentiel. Je sais que c'est pas le plan initial, qu'on cherchait peut-être plus quelque chose dans le Bas-du-Fleuve, mais... dans tous les cas, je vais en acheter un, terrain. Quitte à ce que ce soit temporairement et que je le revende dans 2-3 ans. Ça peut pas être une mauvaise idée. Je pourrai mettre ma roulotte dessus et en avoir un, chez-moi. J'ai vraiment besoin de ça. Mon but, c'est pas d'habiter tout seul, ç'a jamais été ça. Dans ma tête, l'idéal, c'est sûr que ce serait de construire une grande maison collective avec vous tous dedans. Et je voudrais pas que ça finisse qu'on ait chacun notre terrain tout seul de notre bord. Mais... mais là, c'est long. Et je suis tanné de déménager, de dormir sur des sofas, je suis fatigué de chercher. Ça use, à la longue.

peut-être n'accomplirons-nous jamais rien qui en vaille l'espoir
rien qui en vaille la peine le désir
c'est vrai

l'été est passé, il est trop tard pour couper l'herbe
trop tard pour ramasser les fruits
et pourtant les jeux ne sont pas faits
le soleil est encore haut, et le chiendent

SARAH-JEANNE – Ce serait symbolique qu'on l'achète tous ensemble, non?

MOI – C'est pas exactement ce qu'on pensait, au sens où c'est quand même petit et qu'on pourrait pas chacun avoir une maison là-bas, mais ça pourrait le faire pour un bout non? On pourrait avoir un premier terrain cet été, et Jo l'habite; on se prépare, on ramasse des planches, des outils. Et l'été prochain, on peut commencer à construire des choses : une cuisine collective, un petit garage, mettre des yourtes, des roulottes. Éventuellement, bâtir une maison collective et avoir un espace à l'intérieur. Être au chaud pendant l'hiver. Avoir une douche, une cuisine, une toilette qui flushe. Qu'est-ce que vous en dites?

JEREMY – Une douche? Je dis pas non à une douche. Ça fait cinq ans que j'ai pas de douche.

dites que votre sac est prêt
que pétille dans votre sang une envie de fleuve et de grands lacs
dites, dites
que la fatigue ne vous a pas encore gagnés, rappelez-vous
dans quelle joie nous nous sommes déjà tenus
fiers, festifs

SARAH-JEANNE – Cet automne, j’avais fait la paix avec l’idée que ça se pourrait que ça se concrétise jamais, ce projet-là. Et là, depuis que le nouveau terrain s’est présenté, l’idée que ça puisse jamais arriver me rend tellement émotive. C’est comme se réembarquer dans une histoire d’amour. Et risquer de revivre une peine d’amour.

JEREMY – J’ai vraiment besoin de commencer un projet avec vous, que ce soit concret. Au début, j’y réfléchissais comme l’endroit où j’allais mourir. Et la question de l’emplacement était tellement grosse. La Haute-Gaspésie, c’est loin... Mais l’occasion est trop belle. Si c’est là-bas que ça se passe, ben ce sera là-bas. C’est ça qui est ça.

MARIE – Je vous aime et ça me tente tout ça, mais avec l’achat de la maison, moi j’ai plus une cenne. Je suis cassée. Pour acheter le terrain, je devrais contracter un prêt de plus. Et veux-veux pas, je m’installe à Rimouski tranquillement... La Martre, c’est quoi, trois heures de route? C’est loin. Mais je suis assez convaincue que j’ai envie de faire partie de ce projet-là avec vous pour le faire quand même. J’ai confiance que même si on a pas tous les mêmes objectifs et que tout est pas clair clair encore, on va trouver un moyen de faire en sorte que ça marche. Sinon, je ferais pas ça avec vous.

JOSEPH – L’idée que vous veniez avec moi, ça me fait vraiment plaisir. On dirait que j’ai de la misère à être excité par tout ça, mais c’est juste que ça me stresse, le fait de plus avoir de place où habiter, ça prend toute la place dans ma tête. Mais ça m’emballe vraiment. Pour vrai. L’idée que vous veniez me rejoindre, ça me fait tellement, tellement plaisir. Le projet est vraiment plus excitant quand vous êtes là pour le faire avec moi.

en attendant que dimanche ce soit parade au village
nous avons sur une tourelle perchée
des instruments pour veiller tard
nous avons en réserve du vin d'herbe
et quelques mouvements de danse
que nous exécutons avec panache

JOSEPH – Bon. La vraie question, c'est : ce terrain-là, est-ce que je l'achète tout seul? Ou vous voulez qu'on l'achète ensemble?

SARAH-JEANNE – Pour que ça marche, ça prend un peu d'impulsivité. Il y a du danger, c'est vrai que c'est risqué, c'est vrai que c'est gros. Mais c'est là, maintenant : c'est plus vrai que ça l'a jamais été. Il faut juste sauter dedans. J'embarque.

MOI – J'embarque.

JEREMY – J'embarque.

MARIE – J'embarque.

MOI – Ben là...! Ça se passe!

JEREMY – Ça y est : je magasine les moulins à scie.

SARAH-JEANNE – C'est fou, ç'a jamais été aussi concret. On a un genre de terrain, un genre de plan, un genre d'échéancier, un genre de budget. C'est tellement excitant!

JOSEPH – Devinez quoi? Ma job me donne une roulotte isolée pour l'hiver. Ils savent pas où l'entreposer, et... ils m'ont proposé de la garder. Ils la livrent, en plus!

SARAH-JEANNE – C'est fou, on dirait que toute te tombe sur la tête.

SARAH-JEANNE – Pour mon projet de tissage, je me dis : avoir des moutons, c'est peut-être gros pour là là. Alors j'ai commandé des graines de lin. Je sais pas si le champ sera prêt à temps, mais c'est sûr que si j'ai pas de graines, il y a aucune chance que ça se passe. Joseph, penses-tu que le champ serait essouché à temps pour que j'en plante, du lin?

JEREMY – Ils sont gros comment, les frênes sur le terrain? Il me semble que ça ferait du beau plancher, ça.

oui, en attendant que dimanche ce soit parade au village
prenons paillettes, rubans, confettis
fêtons, fêtons

nous célébrerons le ravissement
la joie que nous avons à excès, que nous avons à outrance, oui
célébrerons cette joie simple d'être
ensemble

JEREMY – Je vous aime, les amis. Je suis vraiment saoul, on fête la fin de l’hiver avec les amis de l’Ouest. Ça vient de vraiment prendre forme dans ma tête. J’ai pleuré un peu. Je suis vraiment heureux de faire ce projet de vie avec vous.

JOSEPH – Je connais pas nos futurs voisins d’en face, mais à ce qu’il paraît, ils sont pas mal cool : une neuropsychologue et un DJ-coiffeur, écoute! Oh, et Sarah-Jeanne, tu sais quoi? ... un des voisins a un élevage de moutons!

MOI – Le moment où on va passer chez le notaire, t’imagines? Ça va être tellement excitant!

SARAH-JEANNE – D’habitude, c’est lui qui remet les clés, non? Là, c’est un terrain, il y en aura pas, mais on pourrait s’en fabriquer une. Une grosse clé, disons, en carton.

JOSEPH – On fait quoi si le gars se désiste? Il nous a promis un terrain et là on s’emballe, on s’emballe, mais l’affaire, c’est qu’on l’a pas encore signé, le papier. Ça me stresse, on dirait. On fait plein de réunions, de plans pis de projets, mais au final, ça peut foirer n’importe quand... Non?

SARAH-JEANNE – Qu’est-ce qu’on a à perdre? À faire des dessins de maisons, à magasiner un moulin à scie ou à planifier notre déménagement... qu’est-ce qu’on a à perdre? Je veux dire... on essaie? Et au pire... Au pire, on est déçus.

JEREMY – Au pire, on est déçus.

.

demain annonce ses couleurs
et j'ignore si elles nous tiendront en fête
qu'importe
nous resterons têtus :
un jour viendra avec ses lumières
et elles trouveront leurs nids

cet espoir – cette imprudence –
est le nôtre et est déjà fécond
oui, fécond

Matériaux empruntés

Ce texte emprunte à l'occasion les mots et le rythme de poètes que j'admire : Antoine Desjardins, Catherine Lalonde, Claude Lamarche, Fernand Durepos, Gaston Miron, Geneviève Amyot, Geneviève Desrosiers, Johannie Tremblay de Chasse-Pareil, Joséphine Bacon, Justine Lambert, Michel Garneau, Maude Prud'homme, Maryse Andraos, Rose Éliceiry, Samuel Beckett, Sarah Gauthier, Sébastien b. Gagnon, Stéphane Lafleur d'Avec pas d'casque, Tania Langlais, Vanessa Bell. Merci pour vos mots qui m'éclairent et m'animent.

Ce texte est tissé à partir de paroles rapportées de mes amis, non moins poètes à leurs heures : Jeremy Ouellette, Sarah-Jeanne Landry, Joseph Huard, Marie-Hélène Montigny-Lamothe. Les archives de conversations sont parfois rapportées tel qu'elles ont eu lieu; ailleurs, elles sont le résultat d'un montage de bribes éparpillées, rassemblées par thématique. Merci à ces ami.es et à Charlotte Gosselin pour votre douceur, votre naïveté, merci pour l'espoir.

Finalement, ce texte convoque des bribes de réglementations municipales de même que des extraits de conversations ayant eu lieu avec des courtiers hypothécaires, des notaires, des banquiers : si nous devons inventer une raison de leur dire merci, ce serait celle-là.

Voici, dans l'ordre, les citations parfois détournées qui ont été insérées à même le texte.

« si je reste têtue je tenterai de marcher dans le désert du sahara » – Sébastien b. Gagnon, *Mèche*

Le documentaire de Moïse Marcoux-Chabot cité en exergue donnait la parole aux membres de la communauté intentionnelle le manoir, située en Gaspésie. Il a été réalisé dans le cadre d'une levée de fonds pour la rénovation d'un bâtiment multifonction, et est disponible ici : <http://moisemarcouxchabot.com/le-germoir/>

« réparez-moi de votre brève maison » – Geneviève Desrosiers, *Nombreux seront nos ennemis*

« à mes filles / j'aliène ma colère » – Vanessa Bell, *De rivières*

« c'est si bête c'est d'une tristesse » – Tania Langlais, *Pendant que Perceval tombait*

« ce n'est pas de l'acharnement, c'est de la tendresse » – Antoine Desjardins, *Indice des feux*

« et je tiens tête et je ne rêve pas je vérifie » – Michel Garneau, notice Facebook

« là la tête on la tait la tête est muette / et on sait non on ne sait rien » – Samuel Beckett, *Poèmes, suivi de mirlitonades*

« moi / je m'allongeais sous toi / et restais nu dehors à te porter / comme un chandail de jeunesse / encore capable de tenir / chaud » – Fernand Durepos, *Mourir m'arrive*

« entends-tu l'infamie moi d'être seule / la famine d'être libre / entends ta peur imbécile / je t'aime imbécile » – Catherine Lalonde, *Corps étranger*

« je ne savais pas que je mendiais avant / que tu jettes tes yeux dans
ma main / avant que d'être miettes / d'amour lancées aux moineaux »
– Catherine Lalonde, *Corps étranger*

« redites votre droit / de vous faire bercer » – Vanessa Bell, *De
rivières*

« si je tombe devant vous / dites que je ne casserai pas » – Tania
Langlais, *Kennedy sait de quoi je parle*

« le vent du nord monte il fait son travail / il fait son travail de sape »
– Catherine Lalonde, texte présenté à l'événement « NOUS? », le 7
avril 2012. Le vidéo est disponible ici :
<https://www.youtube.com/watch?v=UP7iAzpdUEI>

« de croire l'ultime vérité du poème / de suivre ses envies qui
marchent avec / les enfants vers les maisons / sur le bord de l'eau »
– Sébastien b. Gagnon, *Mèche*

« je marche pourtant comme il se doit » – Sarah Gauthier, *Une
délicate maison de bêtises*, manuscrit

« se dire qu'on changerait le monde à défoncer le décor / si on avait
la technique / si on avait le courage » – Rose Éliceiry, *Là où fuit le
monde en lumière*.

« me voici en moi comme un homme dans une maison / qui s'est
faite en son absence / je te salue, silence / je ne suis pas revenu pour
revenir / je suis arrivé à ce qui commence » – Gaston Miron,
L'homme rapaillé

« les remercier de bercer / mes envolées mes ancrages » – Justine
Lambert, *Il fleurit*

« pourtant les jeux ne sont pas faits / nos taudis sont construits et nos
gestes hésitent » – Geneviève Desrosiers, *Nombreux seront nos
ennemis*

« viens la table est prête nous pouvons cogner nos genoux dessous les assiettes de granit viens le silence est aux murs seuls nos doigts sur les fourchettes fraîches et nos petits souffles à l'odeur d'échalote » – Geneviève Amyot, *La mort était extravagante*, suivi de *Nous sommes beaucoup qui avons peur*

« tu entendras ma voix / crier des choses simples » – Stéphane Lafleur, paroles de la chanson « Faire l'étoile et caler quand même » du groupe Avec pas d'casque

« Tu as trente-deux ans et tu n'as rien accompli; peut-être n'accompliras-tu jamais rien qui en vaille l'espoir, la peine, le désir; peux-tu l'accepter, peux-tu exister avec cela? » – Maryse Andraos, *Sans refuge*

« dis-moi que ton sac est prêt / que pétille dans ton sang une envie de grands lacs » – Sarah Gauthier, *Une délicate maison de bêtises*, manuscrit.

« j'ignore si demain me gardera intacte » – Joséphine Bacon, *Un thé dans la toundra*

« un jour vient avec ses lumières et elles trouveront leurs nids » – Claude Lamarche, notice Facebook

NOMADES

essai réflexif

Introduction

C'est un peu ma démarche de considérer qu'on a plus à apprendre du récit de l'enquête que du résultat final, du diagnostic de l'enquête¹.

– Éric Chauvier, littéraire de terrain,
dans un entretien avec Dominique Viart.

Mes amis les plus proches habitent dans leurs pick-up aménagés, leurs roulottes patentées, vivent dans des tentes, des yourtes ou des automobiles où il est possible de dormir à l'année moyennant un sac de couchage chaud et une impressionnante dose de motivation. Ce sont, pour la plupart, des travailleurs saisonniers qui changent de ville chaque été, d'emploi chaque hiver. Des gens constamment partis et toujours de passage. Ce choix a souvent été enthousiaste. Ils l'ont fait pour avoir un emploi qui leur convient ou pour ne pas en avoir du tout, l'ont fait par désir et conviction, pour dégager le temps nécessaire à ce qui leur apparaissait important. Ces amis sont à la fois touchants et inspirants : ils ont choisi une vie autre, une vie qui leur ressemble et qui ne colle en rien à l'image idyllique qu'on pourrait s'en faire.

Dans le cadre de mon mémoire, je souhaitais porter attention à leurs manières variées et créatives d'habiter le territoire. Je voulais rendre hommage aux singularités de leurs modes de vie et reconnaître leur inventivité. J'y voyais un espace d'accueil offert à des projets marginaux, une façon de les célébrer en quelque sorte. Quand les gens me demandaient ce que je comptais écrire, je répondais que je voulais « rendre compte de ce qui s'essaie, hors des modes d'habitation conventionnels ». Si je fouille dans mes premières notes, je trouve ici un résumé de projet : je souhaitais « exposer

¹ Éric Chauvier et Dominique Viart, « Rencontre avec Éric Chauvier », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 18, 2019, p. 204, en ligne, <<http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/28/showToc>>, consulté le 23 avril 2022.

comment ces formes de vie s'expérimentent au jour le jour, dans leurs aspects logistiques les plus terre-à-terre ». J'avais adopté la forme documentaire avec l'espoir que celle-ci me permettrait de rester au plus près de l'expérience vécue.

Mon texte de création s'intitulait initialement *Considérations techniques*. À sa manière, ce projet répondait à mon désir de documenter les modes de vie hors norme qui m'entouraient. Je le réfléchissais comme un documentaire-collage strictement réalisé à partir d'anecdotes collectées. Pour cumuler de la matière première, je prêtais une oreille attentive à tout ce que mes amis me racontaient concernant leurs quotidiens atypiques. Je notais à la va-vite – sur des bouts de papier, dans mon téléphone – leurs histoires de bois à fendre et de bidons d'eau à remplir. Je mettais l'invention à distance, préférant m'en tenir aux faits; j'avais à cœur le souci de restituer plutôt que d'imaginer. Je consignais les inflexions de leur voix, les tournures de phrases singulières, l'usage d'un mot ou d'un autre que je trouvais assez touchant ou assez singulier pour distinguer leur parole d'une autre. Quand je le pouvais, j'enregistrais mes conversations. Je comptais juxtaposer leurs témoignages de manière à créer un vaste réseau polyphonique où chaque voix transporterait avec elle une parcelle d'expérience vécue. J'adoptais une posture de retrait : ma parole s'effaçait pour mettre en valeur celle des gens rencontrés. Comme mes amis les plus proches vivent sur la route, les anecdotes que je collectais étaient presque toutes liées au mouvement. Mon projet se dessinait donc ainsi : un documentaire principalement axé autour du quotidien nomade, que je tâchais d'exposer avec la plus grande transparence possible.

Ce texte a résisté. Malgré les nombreuses tentatives de lui donner forme et sens, je n'en étais pas satisfaite. Ce texte a évolué. Il a été maintes fois mis de côté, puis définitivement écarté de mon mémoire. *Si nous restons têtus* y trouve ses racines.

Cette trajectoire est au cœur de mon essai. J'y retrace la réalisation de mon entreprise documentaire, de ses débuts sous la forme de *Considérations techniques* – une entreprise de collecte de voix visant à exposer la réalité quotidienne du mode de

vie nomade – jusqu’à sa réorganisation sous la forme de *Si nous restons têtus*, soit un recueil de poésie-documentaire où j’archive le projet que nous chérissons, mes amis et moi, d’enfin habiter ensemble dans une maison que nous aurons bâtie de nos mains.

Écrire la portion création de mon mémoire n’aura pas été une mince affaire. Mon enquête sur les modes d’habitation alternatifs a emprunté plusieurs avenues; elle a connu quelques revers et demi-tours. Certaines prises de conscience m’ont amenée à changer complètement la forme et le propos de mon projet littéraire. J’ai redéfini la conception que j’avais du travail du documentariste et de l’objectivité à laquelle ce dernier peut – ou ne peut pas – prétendre. La collecte de témoignages que j’ai réalisée m’a amenée à remettre en question la vision que j’avais des modes de vie nomades, que je découvrais être précaires; mon propre mode d’habitation en a été ébranlé.

Mon essai est le fruit de ces réflexions. Il s’inscrit dans une ligne de pensée refusant d’opposer la vie (qui se passerait dehors, hors de l’atelier) et l’écriture (qui exigerait de s’en couper). Au contraire, je réfléchis à partir de leurs entrelacements et influences réciproques, cherchant à élucider les questions : comment ce projet littéraire a-t-il influencé la manière dont je percevais et expérimentais les modes de vie nomades? Et, inversement, comment mon rapport au nomadisme a-t-il infléchi mon projet d’écriture?

Ma rencontre avec les littératures de terrain a été décisive. J’y ai trouvé mon principal appui théorique de même que les clés pour réorganiser mon projet en profondeur. J’ai découvert ce corpus sur le tard, alors que mon projet de création était déjà bien amorcé. Des problèmes s’étaient présentés, certains que je considérais avoir résolu avec succès. Près du journalisme d’immersion et du reportage au long cours, les littératures de terrain se définissent par la proximité physique de l’écrivain avec son sujet d’étude, son recours à des pratiques expérimentales et à divers dispositifs d’investigation. Ces écrivains ont souvent recours aux méthodes employées dans les

sciences sociales : « immersion du chercheur sur un "terrain" donné, qu'il soit social, géographique ou historique, recherches documentaires, entretiens². »

Les littératures de terrain éclairaient ma démarche et ma posture. Dans le recours à l'enregistrement et à la notation, j'avais trouvé une communauté de méthode. La forme d'investigation par collecte de témoignage que j'avais adoptée avait un nom : elle pouvait, et je le découvrais avec un mélange de surprise et de soulagement, être appelée « enquête de terrain ». Bien que je ne reprenne pas tous les codes des littératures de terrain, il me semblait tout de même que ma pratique gagnait à être réfléchie à travers ce prisme. Pour ma part, j'y ai trouvé un appui précieux pour mieux comprendre mon projet et ses limites – un appui pour le redéfinir, surtout.

Dans le premier chapitre de mon essai, j'explore comment ma vision des modes de vie nomades s'est complexifiée au cours des dernières années. Il y a là, il me semble, le nœud d'un bouleversement qui m'a amenée à reconsidérer les fondements de mon projet; j'y vois un détour nécessaire pour exposer à partir quel point de vue ma parole se déploie. En prenant ma propre expérience comme exemple et point de départ, j'aborde dans le deuxième chapitre certaines des questions éthiques et esthétiques qui m'ont habitée lors du processus de mise en forme littéraire. Quelles responsabilités m'incombent en tant que documentariste? En quoi les représentations collectives qui nous sont offertes des modes d'habitations nomades sont-elles problématiques, et comment m'en distancier? Les littératures de terrain sont mon principal point d'appui théorique. Finalement, dans le troisième chapitre, je détaille les réalisations et découvertes qui m'ont amenée à reconsidérer tant mon projet d'écriture que mes pratiques d'habitation. J'expose comment j'en suis venue à considérer la possibilité d'une certaine forme d'agentivité du documentariste et à en faire l'expérience.

² Dominique Viart, « Terrains de la littérature », *Elfe XX-XXI*, n°8, 2019, p. 8, en ligne, doi <[10.4000/elfe.1136](https://doi.org/10.4000/elfe.1136)>, consulté le 02 octobre 2020.

Sans surprise, j'adopte une forme familière aux littératures de terrain : un récit fragmenté rapportant mes constats et mes questionnements. Ici, la théorie littéraire nourrit la réflexion essayistique autant que le vécu. Des archives de conversation rescapées de *Considérations techniques* s'entremêlent à des bribes de récit personnel et à des considérations d'ordre plus littéraire pour livrer « *le récit de l'enquête elle-même*, ses aléas, ses impasses et ses échecs, ses hasards et ses trouvailles³. » Le but est moins de réfléchir au résultat effectif de l'enquête de terrain – à savoir quel texte en a émergé –, que de réfléchir au *chemin vers*.

³ Dominique Viart, « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine », dans Bernabé Wesley et Claudia Bouliane (dir.), *Cahiers ReMix*, n°7, 2018, en ligne, <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine>>. L'auteur souligne.

Constats d'une enquête de terrain

Je disais plus tôt être entourée de gens qui habitent dans leurs automobiles rouillées, leurs roulottes patentées. De gens toujours entre deux départs, que je n'arrive souvent à attraper qu'une journée ou deux avant leur prochain projet ou leur prochain contrat. Il faudrait ajouter que j'ai commencé la rédaction de mémoire en étant moi-même sur la route. Depuis que je suis partie de la maison familiale, il y a bientôt 10 ans, je n'ai pas résidé dans la même chambre plus de 8 mois – en moyenne, c'est 4. Et l'été, je n'ai pas de logement du tout. Les maisons, chalets ou appartements que je loue au mois sont tous remplis à la hâte de divans et d'armoires trouvés dans les rues la veille d'un 1^{er} juillet. Des meubles précieux, et même des meubles tout court, je n'en ai aucun. Ma réalité, tout comme celle des gens qui m'entourent, fait échos à celle du personnage de Julie dans *Le jeu de la musique* de Stéfanie Clermont.

J'habite un peu partout, en ville, dans le bois. Chez les autres. Dans des chambres que je ne prends pas le temps de décorer, dans des quartiers que je n'apprends pas à connaître. Je travaille un peu partout, n'importe comment, deux mois à la fois, cent dollars à la fois⁴.

Ce que je possède est rangé dans des caisses à lait qui jouent à la fois le rôle de boîtes de déménagement et de mobilier éphémère quand je les empile : bibliothèque, caisses de linge propre, caisse de linge sale. Rien qui ne saurait rentrer dans une automobile au prochain départ.

*

⁴ Stéfanie Clermont, *Le jeu de la musique*, Montréal, Le Quartanier, 2017, p. 245.

JULIEN – « Je vous rejoins quand j'ai fini de faire le ménage! Le ménage de la chambre, de la cuisine, du walk-in, du garde-manger... Le ménage de l'auto, en fait. C'est que ça devient rapidement le bordel là-dedans. »

*

Dans mon projet de création initialement intitulé *Considérations techniques*, je cumulais différentes anecdotes exposant la réalité quotidienne du mode de vie nomade. On y rencontrait Fabrice, habitant dans son char à l'année et Cactis le cactus, son fidèle partenaire de route. Cactis le suit dans toutes ses aventures, parce que « mine de rien, un dash de char, l'été, ça recrée un environnement désertique » et qu'il devait se trouver à son aise, déposé sur le tableau de bord. J'y rapportais l'histoire d'un ami qui s'était réveillé un matin entouré d'automobiles de collection : un regroupement de passionnés de véhicules *antiques* avait élu comme lieu d'exposition le stationnement reculé où il avait passé la nuit. L'automobile rouillée de mon ami détonnait. La sienne était vieille, mais pas antique pour autant, et l'image était loufoque, rigolote. C'était alors un projet ludique, un projet joyeux.

*

EVELYNE – « On connaît l'horaire du camping maintenant : quand est-ce que le gars de ménage vient faire son tour, quand est-ce le shift de nuit commence et qu'il y a plus personne pour vérifier l'entrée. On rentre avec notre petite serviette, notre boîte de savon, l'air de savoir on s'en va où et d'en avoir un, terrain de camping. Et hop! On fait la petite poche de thé dans le bain chaud pis on ressort propre propre propre : pas plus compliqué que ça. »

*

Dans l'un des enregistrements que j'ai collectés, ma sœur parle de tasses en verre aperçues en friperie, des tasses qu'elle a prises dans ses mains, puis redéposées sur la tablette. Elle me parle de son amoureux : « Il avait l'air tout ému. Il disait : "Ça pourrait être pour nous, pour quand on aura des armoires où les mettre et une machine à café

qui se branche et qui fait de la belle mousse."» Elle prend une pause, puis ajoute : « Même si on en a pas encore, d'appartement, j'aimerais retourner les acheter pour lui. Ce serait pour en attendant. » En attendant, ma sœur et lui habitent dans une Corolla modifiée. À la meuleuse, ils ont patiemment retiré quelques épaisseurs de métal pour élargir l'espace habitable. Ils souhaitent être capables de dormir de côté sans se coincer les hanches lorsque, la nuit venue, ils se glissent dans le coffre de la voiture.

*

L'architecte française Yasmine Abbas rangerait probablement ces modes de vie dont j'entendais témoigner sous la vaste appellation du *néo-nomadisme*, et longtemps, j'ai considéré ma propre situation et celle de mes amis en ces termes. Abbas a défini ce terme dans son ouvrage *Le néo-nomadisme : mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines*, où elle réfléchit aux impacts de notre mobilité contemporaine. Pour elle, les néo-nomades, ce sont les *roadwarriors*, obligés d'être fréquemment sur la route à cause de leur travail, des représentants du commerce par exemple. Ce sont les migrants, les nomades numériques, les réfugiés, les touristes, tous ceux qui, de manière délibérée ou non, sont constamment en mouvement et de passage. Nomade, mon ami qui habite dans son automobile depuis déjà dix ans, celui qui traverse le Canada deux fois par an. Nomade, le travailleur contractuel qui habite dans sa roulotte isolée, été comme hiver. Il m'a déjà dit « je sais pas si j'en fais trop, si je stresse pour rien, mais quand j'arrive dans une nouvelle ville, au début, je bouge la roulotte tous les jours. Je mets mes rideaux le soir pour que la lumière soit pas trop visible. » Il avait utilisé le mot *apprivoisé* et ça m'avait fait sourire, il avait dit *j'essaie d'apprivoiser les gens*. Ça signifiait : je fais ma ronde, je dors une seule nuit à chaque endroit puis je pars. Quand j'ai épuisé tous les spots connus, je reviens un peu plus longtemps, et un peu plus longtemps, et je vois ce que ça donne. Nomades.

*

FÉLIX – « J’ai décrété que les meilleurs spots pour dormir, c’est les terrains de frisbee-golf. C’est souvent calme, semi-boisé, c’est grand et personne vient jamais. Je me suis abonné à des forums, je pose des questions, j’ai l’air d’un grand passionné. À la fin de mes contrats éparpillés d’un bord pis de l’autre, je vais avoir fait la grande tournée des frisbee-golfs en Amérique du Nord! »

*

À la suite du sociologue Zygmunt Bauman et de son ouvrage *La vie liquide*, Yasmine Abbas pose la mobilité comme une caractéristique indissociable de notre modernité. Bien qu’elle lui reconnaisse de nombreux avantages, elle précise également que la mobilité, faite de déracinements à répétition, n’est pas sans conséquence. Le mouvement perpétuel provoque un gaspillage monstre des ressources : surutilisation des moyens de transport, location d’entrepôts de stockage, utilisation compulsive des technologies et de denrées à usage unique. Ajoutons à cette liste non exhaustive tout le stress généré par l’instabilité que ces modes de vie supposent et il apparaît rapidement qu’« aller d’un lieu à un autre n’est pas aussi simple⁵», que « la mobilité nous coûte⁶.» À la lecture de l’ouvrage d’Abbas, je me souviens avoir ressenti une forme de soulagement : enfin, quelqu’un qui sache reconnaître cette énergie immense dépensée à bouger, à s’installer encore, à s’installer ailleurs, enfin quelqu’un qui sache nommer toute cette énergie perdue.

*

ALEXANDRE – « Si je recevais un ticket, je serais fiché par les policiers de Québec et tout deviendrait plus compliqué ou plus stressant, alors je bouge. Je me dis que les gens entendent parler des tiny houses ces temps-ci, qu’ils sont peut-être un peu plus

⁵ Yasmine Abbas, *Le néo-nomadisme: mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines*, Éditions FYP, Limoges, 2011, p. 14.

⁶ *Idem.*

sensibilisés. Là, je suis en face d'un petit parc, je dérange pas grand monde, mais ça va faire trois jours que je suis là, il va falloir que je parte bientôt. »

*

Je me souviens d'un été passé sans appartement, dans une enfilade parfaite de projets auxquels il suffisait de dire « oui » : des expéditions de vélo et de canot, des chalets entre amis. C'était le temps de rendre visite aux amis éparpillés, l'occasion de prendre la route, de prendre le temps. Le fait d'être accompagnée transformait alors l'errance en aventure et il y avait quelque chose de trépidant dans ces bagages jamais défaits. Au bilan de ces quatre mois à virevolter chez des amis ou de la famille, je me souviens avoir pensé, comme avec surprise, *ç'aurait pu être difficile*. Toute cette incertitude aurait pu devenir un poids lourd à porter – et après déjà quelques années passées en mouvement, c'était la première fois que cette pensée me venait. J'aurais peut-être dû y voir un signe, un avertissement de ce que ces modes de vie peuvent porter comme glissements, comme fatigue.

*

JEREMY – « C'est cool, le covoiturage. Pour la planète pis toute, je comprends le principe. Et je sais qu'à plusieurs chars, on brûle du gaz pas mal, je le sais tout ça, mais on dirait que je préfère monter avec le mien pareil. Ça fait longtemps que je me promène avec ma petite maison. Sans elle, je me sens un peu comme un escargot sans sa carapace. Je me sens mou. Mou et vulnérable. »

*

Quand je pense à mes amis éparpillés, j'ai souvent en tête l'installation *Inside Out*. *Inside Out*, c'est la réplique de la première chambre habitée par Ana Rewakowicz à son arrivée à Montréal. L'artiste a recouvert sa chambre de latex. L'empreinte ainsi prélevée est devenue une structure gonflable. Même gonflée à l'aide d'une pompe à air, l'installation reste instable. Elle ne trouve jamais la solidité de quatre murs et d'un

toit; s’y mouvoir, c’est risquer à chaque moment de tomber. Marie Fraser, la commissaire de l’exposition, raconte : « Lorsqu’on pénètre à l’intérieur [de la structure], on n’y retrouve plus les conditions de confort de la demeure, qui dépendent de sa stabilité; au contraire, on est déstabilisé et désorienté par la précarité de la forme⁷.»

Ana Rewakowicz a ensuite utilisé sa chambre gonflable dans le cadre d’une performance intitulée *Travelling with my inflatable room*. Elle a voyagé pendant près d’un mois en utilisant cette structure comme tente – l’une des tentes les moins praticables qui soient. La structure se dégonflait rapidement; les murs s’affaissaient. L’artiste raconte l’inconfort vécu alors qu’il « fallait se lever chaque deux heures pour regonfler la tente et éviter qu’elle ne s’effondre et étouffe ses occupants⁸.» Au sujet de cette performance, l’artiste précise qu’elle souhaitait « connecter les idées de chez-soi et de nomadisme⁹» et ainsi montrer que « la demeure, étant transportable, devient disponible partout¹⁰». Pourtant, quand je pense à l’étourdissante mobilité dont je faisais alors l’expérience, il me semble aussi que cette performance parle d’échec et de vulnérabilité. Ce qu’elle m’évoque avant tout, c’est le rapport conflictuel qu’on peut entretenir avec la notion de maison lorsque qu’on est constamment en mouvement. Car s’il est vrai que « la portabilité de la demeure offre toujours la possibilité de se re-placer, de se refaire un chez-soi¹¹», force est de reconnaître qu’il n’en reste ici qu’un simulacre, tout au plus un leurre difforme et chambranlant – et au prix de quel effort, quelle énergie, quelle folle dépense?

*

⁷ Marie Fraser (dir.), *La demeure*, Montréal, L’empreinte, 2008, p. 28.

⁸ Ana Rewakowicz, « Travelling with my inflatable room », *Helsinki International Artist Programme*, 2018, en ligne, <<https://www.hiap.fi/event/travelling-with-my-inflatable-room/>>. Je traduis.

⁹ *Idem*.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ Marie Fraser (dir.), *op. cit.*, p. 28.

Au téléphone, un ami de longue date me dit : « Je suis pogné à Wawa, le camion part plus pantoute. Et les garages peuvent me prendre juste dans deux semaines. Tout mon stock est dans le camion, je peux pas revenir au Québec en autobus et tout laisser ça ici... » Cet ami part d'un camp forestier sans eau ni électricité où il réside pendant l'hiver. Il est au volant d'un pick-up dont il a lui-même rénové la boîte pour la rendre habitable; ce sera son lieu de vie pour la suite. L'été durant, il se promènera avec ses collègues de travail qui, tous, transportent leurs habitations mobiles de chantiers en chantier : un artisan du bois et son trailer aménagé, un charpentier-menuisier qui fait « l'école à la roulotte » pour son fils. Ils construiront des maisons en bois rond, luxueuses comme jamais vues, des maisons que jamais ils ne pourront se payer – c'est qu'en fait, ils n'en ont même pas une.

*

JULIEN – « C'est subtil, mais le windshield est comme moins teinté que les autres vitres. Des fois, le matin, je suis à moitié réveillé, j'ouvre un œil et là, bam! Eye contact malaisant avec les petites madames qui promènent leur chien. Ben, je veux dire : malaisant pour elles. Moi je suis pas mal à l'aise, je suis chez nous. Je me revire pis je me rendors, c'est tout. Qu'elles s'organisent, avec leur malaise. »

*

Nomade, cette amie qui vit dans un autobus difficilement ramené au Québec après les crues dans l'Ouest, un autobus inondé puis déclaré « perte totale » par les assurances. Nomade, mon amoureux à Québec qui vit dans sa van, dans le stationnement de la compagnie où il travaille. Il y vit avec cinq de ses collègues et dans l'inquiétude toujours de voir cet endroit leur être refusé du jour au lendemain. C'est que les logements autour – chalets de skis de luxe, deuxièmes résidences aux tourelles tapageuses – n'ont rien d'abordable. On leur dit « comprenez, nous n'avons pas les permis pour être considérés comme un terrain de camping », « comprenez, ce n'est pas légal », « comptez-vous chanceux qu'on vous laisse utiliser les toilettes, qu'on vous

laisse dormir ici », « vous êtes choyés de faire ce travail ». Et comment accepter un tel discours, comment en venir à penser qu'il est légitime?

*

JULIEN – « L'an passé, mon char partait plus : fini, kaput, mouru. J'ai dû en racheter un autre. L'ancien est resté tout l'hiver dans le fond d'un parking, ben stallé sur ses quatre flats. Je l'ai appelé "le chalet". Je rangeais mes skis là-bas, mes grosses bottes, du cannage, le stock qui prend de la place. Ça me faisait plus d'espace dans mon nouveau bolide de course. Je pouvais dire ça, moi, "je vais au chalet prendre mes affaires et je vous rejoins", ça sonnait bien. »

*

Sur Facebook, une connaissance signe un texte d'opinion. Elle dénonce le manque de logements abordables en Gaspésie, réclame du support municipal et des douches publiques. D'évictions en refus de location, elle en est venue il y a sept ans à acheter un shack en presswood sans service. Elle relaie un reportage de Radio-Canada. Je clique, parcours l'article, découvre la notice.

Ce texte fait partie d'un dossier portant sur l'itinérance cachée. Le phénomène est généralement reconnu comme le fait d'être hébergé temporairement chez d'autres personnes, dans un hôtel ou un motel, dans une roulotte, ou encore dans une maison de chambres, sans avoir de domicile fixe. Selon l'Institut de la statistique du Québec, 7% de la population de 15 ans et plus a vécu un épisode d'itinérance cachée au cours de sa vie.¹²

Pour chaque région du Québec, un récit. J'y substitue ceux de mes amis, piégés. J'y substitue le mien : la tente-roulotte posée chez ma mère, les chalets à quitter une fois la fin de semaine venue pour les rendre à leurs propriétaires. La détresse de découvrir mon char irréparable alors que toutes mes choses y sont entassées. Les huit dernières

¹² Ariane Labrèche, « Sans toit, mais pas dans la rue. Cul-de-sac au bout du monde », *Radio-Canada*, 18 mai 2022, en ligne, <https://ici.radio-canada.ca/recit-numerique/4052/gaspesie-itinerance-cachee-gaspe-pabos-mills?fbclid=IwAR1AfYtzQD6woBIXC-blAJUv1S6N8pQ_gi0Sclgc2EfWpoPGty8yQisYgM>, consulté le 22 mai 2022.

années d'instabilité passées dans des maisons sitôt quittées, dans des chambres où les souvenirs accrochés aux murs ne m'évoquent rien. Les témoignages que j'ai recueillis – celui de ma sœur, de son amoureux et du mien, celui de nos amis nombreux – forment un récit, pratiquement toujours le même : c'est celui des travailleurs saisonniers dans les régions touristiques, des travailleurs payés au salaire minimum sur lesquels l'industrie touristique repose pourtant toute entière. C'est le récit des travailleurs qui habitent dans leurs chars pour les entre-saisons, le récit des travailleurs qui, ironiquement ne trouvent pas à se loger à travers une multitude de chalets et d'appartements loués à la journée ou à la semaine. Et pourquoi les municipalités tardent-elles à limiter la conversion de résidences en hébergement touristique? Qui veut d'une ville de carte postale, d'un territoire pris d'assaut puis déserté, qui veut d'un village aux lumières closes?

*

JOSEPH – « J'ai appris que la maison où j'habite à Sainte-Anne-des-Monts allait être revendue à une famille de Montréal. Finie, la colocation : je dois partir d'ici le mois prochain. Je savais que la maison était en vente et que ça s'en venait, mais... pas aussi vite. Et c'est fou, mais cette semaine, j'ai aussi appris que la communauté où j'avais mis ma roulotte l'été passé pourra pas m'accueillir cette année. Je comprends ce qu'ils disent, je comprends : ils n'ont pas les installations nécessaires pour m'accueillir confortablement, ils souhaitent que je me trouve quelque chose de mieux qu'une roulotte. Mais j'appelle partout, et tout le monde me répond que, l'été, ils font de la location à la journée. Ça part à 100\$ la nuit. Je suis là, je connais tout le monde au village et j'arrive pas à trouver. Au moins, j'ai trouvé une place pour mon stock. Après, si c'est juste moi que je transporte, je peux dormir chez des amis, sur des sofas, dans mon char, ça me va. Ils disent qu'ils veulent le mieux pour moi. Mais on dirait qu'ils comprennent pas qu'il y en a pas d'autres, des options. Que dans tous les cas, ça finira quand même par être ça, mon plan d'habitation : une roulotte sur un terrain vague. Mais qu'ailleurs, ce sera sans eau, sans électricité et surtout, sans amis. »

*

Nomades. Qu'est-ce qui, dans la durée, s'effrite? À quel moment ça bascule? Est-ce quand la fatigue nous gagne, quand l'argent nous manque? Quand le besoin d'un lieu à soi se fait pressant, quand être partout traité en invité devient un poids, quand la fierté est atteinte? Peut-être est-ce quand, pour la première fois, on se sent coincés.

*

J'ouvre un autre journal. *Le Devoir* s'en mêle, le Regroupement des comités logement et associations de locataires du Québec aussi. Un article présente la situation de logement en Gaspésie : la rareté des logements, la mainmise d'Airbnb et du marché locatif estival qui contraint de nombreux locaux « à camper, à vivre dans une roulotte ou à être hébergés chez des connaissances pendant l'été¹³». L'itinérance cachée est de plus en plus reconnue comme un problème collectif, comme le revers du tourisme, et j'y trouve une forme d'espoir, d'apaisement peut-être. Je pense souvent à ma sœur, de laquelle je me sens responsable. Je pense à la grange mal isolée dans laquelle elle a finalement habité cet hiver avec son copain pour pouvoir travailler dans une station de ski. Ils y ont habité à condition de faire les ménages du Airbnb à côté, moyennant un loyer qui n'était pas exactement ce qu'on appelle « une bonne affaire ». Le tuyau reliant la grange au lac a brisé. Tout l'hiver, ma sœur a transporté son eau, pris sa douche en catimini à la montagne de ski et appris à la dure qu'un bidon de 18 litres permet à peine d'actionner la chasse d'eau trois fois. Elle blague, en parle comme d'un épisode de sensibilisation à la consommation d'eau potable, évite de parler de la gestion quotidienne des seaux qu'il valait mieux utiliser. Je me dis *il aurait fallu la prévenir*, me dit *j'ai manqué à ma tâche*.

*

¹³ Maxence Cloutier, « Revers du tourisme, une itinérance "cachée" en Gaspésie », *Le Devoir*, 3 août 2022, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/societe/740973/revers-du-tourisme-une-itinerance-cachee-en-gaspesie>>

J'ai dit : je suis entourée de gens qui se bricolent une vie autre, une vie qui ne colle en rien à l'image idyllique qu'on peut s'en faire. J'aurais aussi pu dire que, de ces modes de vie qu'ils considèrent avoir choisis, mes amis se sont parfois sentis ravis, parfois coincés, dépassés par les compromis à faire pour rester au mouvement alors qu'ils auraient souhaité se déposer. Ils ont vécu la solitude, ont vécu l'épuisement – c'est qu'à la longue, la précarité use.

Considérations éthiques et esthétiques

Qu'est-ce que ça *fait* à mon projet documentaire de le concevoir sous l'angle de l'itinérance cachée – dans son aspect politique, hors du récit que nous sommes parvenus à nous bricoler pour nous justifier nos perpétuels mouvements comme un choix et qui, s'il l'était pendant un temps, l'est désormais de moins en moins? Comment parler ces situations parfois désirées, mais dans lesquelles on s'est enlisées, de ces situations dites temporaires, mais qui perdurent pourtant? Mon point de vue sur le sujet de mon documentaire était résolument en train de changer, ma démarche de création n'en était pas épargnée. Moi qui tenais à faire un documentaire joyeux, un documentaire ludique : c'était tout le projet qui était à réexaminer – ses présupposés, ses biais –, tout le projet qui était à revoir. Comment écrire maintenant?

*

Lors de mes recherches, j'ai découvert un reportage qui s'intéressait, comme moi, au nomadisme. Il s'agit de *Nomadland*, écrit par la journaliste Jessica Bruder suite à une vaste enquête. Ce reportage a été adapté à l'écran par Chloé Zhao en 2020 dans un film éponyme maintes fois primé¹⁴. Dans *Nomadland*, Jessica Bruder s'intéresse à une population bien précise : elle documente la réalité des *vandwellers*¹⁵ aux États-Unis

¹⁴ Le film *Nomadland* a, entre autres, remporté l'Oscar du meilleur long-métrage en 2021. Lors de la même cérémonie, Chloé Zhao a été couronnée meilleure réalisatrice, devenant ainsi la première cinéaste non blanche et la deuxième femme à remporter ce prix. Les actrices et acteurs dans ce film sont pour la plupart des amateurs jouant leur propre rôle. Frances McDormand, l'une des rares comédiennes professionnelles de la distribution, a remporté l'Oscar de la meilleure actrice.

¹⁵ Mode de vie qui consiste à vivre, à temps partiel ou à temps plein, dans un véhicule ayant été, la plupart du temps, modifié (lit et cuisinette aménagés, toilettes rudimentaires, batteries, panneaux solaires, etc.) Sans adresse fixe et sans aucune sécurité d'emploi, les nouveaux nomades qui font l'objet de l'enquête de Bruder habitent dans le véhicule qui leur permet de se déplacer d'un contrat à un autre: vans, camping-cars d'occasion, bus, campeurs, berlines.

qui, par nécessité plus souvent que par choix, se sont lancés sur la route à la suite de la crise financière de 2008. Sans adresse fixe et sans aucune sécurité d'emploi, ces travailleurs nomades qui ont souvent l'âge de la retraite habitent dans un véhicule leur permettant de se déplacer d'un contrat à un autre : vans, camping-cars d'occasion, bus, campeurs, berlines. Elle documente ainsi « l'émergence d'une nouvelle tribu de voyageurs¹⁶» qui « font leurs lessives dans des laveries automatiques et souscrivent des abonnements dans des salles de gym afin de pouvoir utiliser leurs douches¹⁷.» La situation de ces nomades est d'autant plus précaire qu'ils n'ont pas, contrairement aux nomades qui m'entourent, tous adopté ce nouveau mode de vie de manière délibérée. Leur contexte était loin d'être le même que le mien. Néanmoins, je voyais dans ce livre une source d'inspiration. J'étais absolument fascinée par cette démarche immersive que je trouvais humaine et touchante. Pour réaliser son reportage, la journaliste a parcouru des milliers de kilomètres aux côtés des nomades; dans une van aménagée, elle les a rencontrés, elle les a écoutés. Au fil de ses trois ans d'enquête, elle a réalisé des centaines d'entretiens. À la frontière entre le reportage et le récit, son livre est émaillé de photographies des gens rencontrés et des habitations mobiles qu'ils ont bricolées.

*

La démarche de cette autrice peut, tout comme la mienne, être réfléchie à partir des littératures de terrain. Dominique Viart remarque une tendance contemporaine à

mobilise[r] des formes d'enquêtes qui furent de longue date l'apanage des chercheurs : entretiens, fouille d'archives, recherches documentaires, recueil de récits, déplacements sur site, immersion participante ou observante, parfois accompagnée de photographies.¹⁸

¹⁶ Jessica Bruder, *Nomadland*, traduit de l'anglais par Nathalie Peronny, Paris, Globe, 2019, p. 10

¹⁷ *Ibid.*, p. 11.

¹⁸ Dominique Viart, « Les littératures de terrain : enquêtes », *En attendant Nadeau*, mis en ligne le 6 août 2019, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/08/06/enquetes-litteratures-terrain-viart/>>, consulté le 23 avril 2022.

Parce que les sciences sociales rassemblent ces pratiques sous le nom de « travail de terrain », Dominique Viart propose de désigner comme « littératures de terrain » les œuvres qui se les approprient, sans pour autant prétendre en respecter rigoureusement la méthode. Faire usage de ces techniques, même de manière permissive, projette l'écrivain à la jonction de plusieurs champs disciplinaires. Pour Dominique Viart, dans ces œuvres, « il n'y a pas seulement un partage d'objet entre sciences et littérature, mais aussi partage de pratiques¹⁹. » Ainsi, dès que ces écrivains de terrains s'attachent à documenter des phénomènes sociaux inaperçus – l'habitation marginale en est un – leurs œuvres en viennent à livrer un certain savoir sur le monde social. Elles empiètent sur les champs de la sociologie, de l'ethnologie, de l'anthropologie; elles décloisonnent les disciplines et déspecialisent les savoirs.

Récolter des témoignages comme le font les littéraires de terrain implique une sortie hors de l'atelier. Dominique Viart précise que leurs œuvres sont « [s]oucieuses de rendre compte de réalités tangibles au contact desquelles l'écrivain se porte effectivement²⁰ ». Le savoir que ces textes portent résulte d'abord et avant tout d'une *pratique de terrain*. Il s'agit dès lors de se rendre sur place, d'arpenter les lieux, de rencontrer les gens et leur parole. Sans surprise, je me trouvais certaines affinités avec ces types de projets.

*

J'avais, moi aussi, le souci d'ancrer mon récit dans le réel. Je voulais donner une représentation juste de la manière dont s'expérimentent ces modes de vie que je trouve touchants dans leur élan, dans l'espoir qu'ils laissent entrevoir : celui d'enfin vivre librement. J'accumulais les anecdotes. Dans *Journal du dehors*, Annie Ernaux dit avoir

¹⁹ Dominique Viart, « Terrains de la littérature », *op. cit.*, p. 8.

²⁰ Dominique Viart, « Les littératures de terrain : enquêtes », *op. cit.*

eu envie de transcrire des scènes, des paroles, des gestes d’anonymes qu’on ne revoit jamais, des graffitis sur les murs, effacés aussitôt tracés. [...] Tout ce qui d’une manière ou d’une autre, provoquait en [elle] une émotion, un trouble ou de la révolte²¹.

Pour ma part, mes principaux critères de sélection étaient de me faire sourire, ou encore de m’émouvoir, de m’attendrir. La décision avait rapidement été prise que les mots-clés retranscrits sur mon téléphone étaient suffisants. Ma mémoire parfois faisait défaut quant aux mots exacts employés. Je me disais alors : ce n’est pas grave. Je gardais en tête cette affirmation d’Ernaux, grande écrivaine de terrain : « C’est ce que je vise en écrivant, faire entrer le réel. Mais mes moyens ne sont pas scientifiques²². »

Les miens ne l’étaient pas non plus. J’avançais à l’instinct. Mon enquête s’élaborait « aux franges des méthodologies et des protocoles des sciences sociales²³ » ; j’empruntais leurs outils comme leurs méthodes, m’y ménageant toutefois une certaine liberté. Mon souci d’exactitude était parfois heurté, mais j’étais confiante que l’écoute avait été entière, que l’essentiel allait être restitué, confiante de la vérité que portaient ces témoignages même un brin rafistolés. Je me disais alors : l’enjeu en est un de justesse plus que de vérité²⁴. Ces gens sont mes amis les plus proches. J’ai un savoir

²¹ Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1993, p. 8

²² Annie Ernaux et Pierre Bras, « "La littérature, c’est la mise en forme d’un désir" », *Journal des anthropologues*, n°148-149, 2017, en ligne, <10.4000/jda.6605>, consulté le 24 avril 2022.

²³ Laurent Demanze et Pierre Benetti, « Entretien avec Laurent Demanze », *En attendant Nadeau*, 2019, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/07/30/entretien-laurent-demanze/>>. À travers la notion d’enquête, Demanze s’intéresse lui aussi aux écritures se situant aux lisières des sciences humaines et sociales. Il note la perméabilité entre les diverses nominations employées, avançant : « Cette attention au concret, cette expérience du réel, je la nomme volontiers "enquête", quand d’autres critiques préfèrent l’appeler « littérature de terrain » (Dominique Viart), « investigations littéraires » (Florent Coste) ou « narrations documentaires » (Lionel Ruffel). » Bien que ces auteurs ne soient pas tous explicitement convoqués dans mon essai, leurs réflexions ont contribué à forger ma pensée. Je note tout particulièrement l’apport des articles « Expériences de terrain, terrain d’expérimentation » et « Un nouvel âge de l’enquête » de Laurent Demanze, de même que l’article « Propositions pour une littérature d’investigation » de Florent Coste, qui m’ont permis de mieux saisir la posture des écrivains de terrain. Source : Laurent Demanze, « Un nouvel âge de l’enquête », *Revue de la BNF*, n° 59, vol. 2, 2019, p. 124-133, en ligne, <<https://www-cairn-info.proxy3.library.mcgill.ca/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2019-2-page-124.htm>>, p.127.

²⁴ Morgane Kieffer détaille la distinction à faire dans les textes non-fictionnels entre la vérité – que j’entendais alors comme issue d’un enregistrement strict – et la justesse, jugée plus permissive : « L’enjeu de ces textes n’est plus alors la vérité (pour un "réalisme" qui s’opposerait au faux, et face à quoi la vraisemblance est longtemps apparue comme la sortie dialectique d’une alternative insoluble)

précis de leur graphie vocale de leurs mots favoris, de leur manière de finir leurs phrases et de ponctuer leurs anecdotes. Qu'importe que leurs paroles soient recomposées de mémoire. Pour reprendre les mots de Viart, ma méthode n'avait « certes pas la rigueur à laquelle prétend la démarche scientifique, mais elle s'en inspir[ait], au besoin la bricol[ait] dans des dispositifs toujours un peu sauvages, inventés pour l'occasion²⁵.»

*

Je comptais assembler ces témoignages, les juxtaposer les uns à la suite des autres. Bien que chacune des voix fasse le récit d'une expérience vécue depuis un point situé et depuis un terrain singulier, il me semblait tout de même possible que, par un patient travail de tissage et d'assemblage, les anecdotes en viennent à se faire écho; qu'on puisse facilement leur trouver des prolongements, qu'elles s'entrelacent en un réseau tissé de rencontres et de voix multiples sans que leurs particularités ne se retrouvent dissoutes pour autant.

J'insérais des dispositifs métatextuels pour attester de la véracité des témoignages récoltés : recours aux guillemets évoquant l'enregistrement, utilisation de la mention « documentaire », insertion d'une notice au tout début du texte détaillant ma méthode de collecte. Je multipliais les indices visant à ancrer mon projet dans le réel, à réaffirmer son caractère factuel, en somme. Pourtant, j'avais l'impression floue mais persistante que je peinais à rendre compte de ce qui, réellement, s'expérimentait. Le fossé entre ma collecte documentaire – légère, anecdotique – et l'expérience telle que je la vivais se creusait. Je consultais mes enregistrements, mes notes multiples. Je n'y trouvais que des histoires d'écureuil qui mange du gruau, une figurine de chèvre transportée à bord d'une voiture et jouant le rôle de compagne de route, une

mais la justesse, qui est affaire de disponibilité au monde. » Source : Morgane Kieffer, « Dire le vrai par le faux. Devenirs du "réalisme" contemporain », dans Alexandre Gefen (dir.), *Territoires de la non-fiction : cartographie d'un genre émergent*, Boston, Leiden, 2020, p. 176.

²⁵ Dominique Viart, « Les littératures de terrain : enquêtes », *op. cit.*

commande en ligne de chandelles se révélant être de minuscules lampions, tout ce qui me semblait alors attendrissant et émouvant – les deux critères que je m’étais donnés pour récolter mes anecdotes. Ces dernières m’apparaissaient ridicules et vaines, inaptées à témoigner de la réalité que je percevais et expérimentais.

Je me posais la question de la joie, de sa pertinence. Je me demandais s’il était judicieux ou même éthique de continuer à faire des représentations joyeuses de modes de vie qui m’entouraient, d’autant plus que j’avais maintenant des mots pour décrire cette situation et qu’ils avaient une résonance politique. *Itinérance cachée*. Même si je refusais d’utiliser ces mots pour décrire ma propre situation, ils teintaient mon interprétation et mon ressenti; ils n’étaient pas neutres.

*

Je relisais à l’occasion le texte *Nos cabanes* de Marielle Macé. Cette brève et dense plaquette ne concerne pas directement la pratique documentaire. Il s’agit plutôt d’une invitation à prendre en considération un nombre élargi de manières d’habiter le monde et un appel à en inventer de nouvelles. J’y trouvais néanmoins quelques bribes pour alimenter ma réflexion. Les mots de Marielle Macé résonnaient particulièrement lorsqu’elle enjoignait ses lecteurs à développer « une certaine façon de guetter ce qui veut apparaître là où des vies et des formes de vie s’essaient²⁶ ». J’y voyais une certaine parenté avec mon désir de témoigner des modes de vie variés qui m’entouraient. C’est pourquoi je gardais en tête son avertissement : surtout, ne pas jouer à enchanter la précarité.

Dans *Nos cabanes*, Marielle Macé critique les installations touristiques insolites – yourtes en pleine Beauce, *glamping*, chambres dans les arbres – qu’elle décrit comme « parfaitement ridicules, mais touchantes dans leur quête²⁷ ». Elle

²⁶ Marielle Macé, *Nos cabanes*, Paris, Verdier, coll. « La petite jaune », 2019, p. 47.

²⁷ *Ibid.*, p. 57.

s'explique : si ces cabanes sont « cocasses, plaisantes, glaçantes parfois²⁸», ce n'est pas parce qu'elles sont inauthentiques, mais « parce qu'elles jouent souvent à enchanter la précarité : elles jouent avec le dénuement, la privation, la gravité des temps, l'envie de savoir ce que ça ferait de ne pas avoir de maison quand justement, on en a une²⁹.» Jouer à enchanter la précarité : c'est ce qu'on peut déceler dans les discours réjouis de ceux qui, le temps d'une fin de semaine, prennent la route pour s'évader de leur appartement. Leurs aventures, si elles sont divertissantes, ne sont en aucun cas menaçantes : la stabilité n'est pas atteinte, le projet en reste au stade de l'imitation, tout au plus un jeu, un simulacre. De leurs aventures, ils rapportent un discours ravi, rêveur – trompeur, aussi. Face à de tels discours, il me reste parfois cette impression d'une vaste supercherie, la sensation diffuse d'avoir été trompée. Autour d'une bière, un ami qui avait adopté le mode de vie nomade et en découvrait les inconvénients, cet ami me disait : « J'ai l'impression qu'on m'a menti. »

*

À tant vouloir faire un discours joyeux, étais-je en train de perpétuer ces représentations idylliques, ces représentations trompeuses qui partout abondent? Cette insistance à la joie m'avait pourtant déjà heurtée; en y réfléchissant comme une injonction, son caractère parfois problématique m'apparaissait de plus en plus clairement. Sur TV5 Unis, quand je fais défiler le menu, je tombe sur *La belle vie avec GoVan* (2020), une télésérie où Julien Roussin Côté sillonne le Québec à bord de sa van aménagée. Il recueille des histoires inspirantes de familles, d'individus, de communautés ayant fait le choix de vivre autrement. Je tombe sur *Quelles familles!* (2021), qui reproduit la même recette. En continuant de naviguer, j'aperçois les documentaires *Vivre sur la route : les rebelles branchés de l'Amérique* (2019) qui met de l'avant ce grand rêve de

²⁸ *Idem.*

²⁹ *Idem.*

partir sur la route pour « vivre libre³⁰», et plus loin encore, *La famille de la forêt* (2020) fait le récit d'un couple vivant en complète autonomie à Gaspé avec leurs trois enfants. Les exemples abondent, les discours travaillant à romantiser les modes de vie alternatifs ne cessent de proliférer, et sans cesse la plume des blogueurs ou les photographies des instagrammeurs nous font miroiter les minimaisons comme une utopie écologique, un idéal d'autosuffisance et de simplicité volontaire. Sous leur lorgnette, la vanlife devient un modèle de grande liberté, une aventure excitante. Une fois qu'on en a expérimenté les évidentes limites, comment ne pas se sentir floués?

*

FABRICE – « Les gens trouvent ça romantique, l'idée du vanlife quand ils partent une fin de semaine sur la Côte-Nord ou à Saint-Sauveur, mais c'est qu'ils se sont jamais lavés à la débarbouillette quand il vente; ils savent pas ce que c'est de prendre leur douche en maillot au centre sportif ou d'envoyer des CV avec le wifi d'un parking de McDonald; ils ont jamais lavé leurs bobettes dans le lavabo d'une toilette publique. Je vais à l'épicerie tous les soirs parce que les choses gèlent chez moi, je mange quasiment pas de légumes sauf des patates, as-tu déjà mangé ça, toi, un concombre qui a gelé? Quand je rentre, s'il fait -20°C dehors, il fait -20°C en dedans et le bidon d'eau est gelé aussi; non vraiment les gens savent pas ce que c'est. Hier je me suis fait une pizza, elle était délicieuse, elle était au saucisson, au fromage et aux patates. »

*

Même après avoir lu *Mythologies* de Barthes, je reste absolument fascinée de voir par quelles machinations – Barthes dirait, par quelle « prestigation³¹», quelle mystification – les représentations de la *vanlife* ont été récupérées et ont évolué au point

³⁰ *Vivre sur la route : les rebelles branchés de l'Amérique*, [film], France, TV5 UNIS, 2019, 57 min, en ligne, <<https://www.tv5unis.ca/vivre-sur-la-route-les-rebelles-branches-de-lamerique>>

³¹ Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 2002 [1957], p. 216

où, pour atteindre le bonheur, il suffirait de transformer une vanne décrépie en une maison de rêve, de troquer sa vie de travailleur urbain pour une vie de vacancier aux infinies possibilités de voyage. Les histoires de bricoleurs du dimanche ayant réussi en quelques fins de semaine à retaper des véhicules viellots à moindre coût abondent, florissantes. Là, à portée de main, se situerait l'incalculable privilège de se réveiller dans un lieu différent chaque matin, une image esthétique où le prix de l'essence ne contrecarrerait rien du mouvement, rien de la liberté. Je me dis parfois : ces récits exaltés sur la vie nomade disent peu, sinon rien, des conditions réelles dans lesquelles ce mode de vie s'expérimente. Ils ne disent rien des nuits passées dans des stationnements mal éclairés ou des ruelles bruyantes. Rien des toilettes à chercher le matin et des divans d'amis, rien de la solitude ou de l'égarement.

*

FABRICE – « Fait que c'est ça, avec la pandémie le centre sportif est fermé depuis une couple de semaines, pas pratique c't'affaire, et moi je dis que c'est ben romantique tout ça, mais que j'ai pas mal hâte de prendre ma douche; j'ai trouvé des hot springs pas loin d'ici, reste à voir si elles sentent pas trop le soufre et les œufs, reste à voir si je peux me rendre en pick-up sans me pogner dans' bouette. Vraiment, je me demande quand le centre sportif va rouvrir. »

*

On peut voir dans l'engouement pour les modes d'habitation alternatifs un besoin urgent de rêver à d'autres possibles, à d'autres modèles. Y voir le constat généralisé d'une impasse, la reconnaissance de l'imperfection et de la morosité de nos modes de vie conventionnels. On peut être ému de ce que cette effervescence porte comme espoir, comme désir de s'y prendre autrement pour vivre – il est vrai qu'il y a quelque chose de touchant dans cette volonté commune de trouver des sorties de secours créatives. Reste que, à la lecture de Barthes et de son ouvrage *Mythologies*, il me

semble que nous pouvons aussi réfléchir la *vanlife* comme un mythe contemporain, avec ce que cela comporte de gonflements et de déformations³². Je me répète parfois : chacun de nos modes de vie vient avec ses compromis parfois coûteux, chacun vient avec ses pointes de jalousie.

*

JULIEN – « Je suis tellement tanné d’être chez le monde, jamais dans mes affaires. De devoir demander la permission pour prendre ma douche. C’est sûr que ça me tenterait de me poser quelque part; c’est sûr que ça me ferait du bien un peu. Mais j’ai eu, quoi, deux loyers dans les huit dernières années? De peut-être deux mois chacun? J’ai toujours fait ça, je veux dire : l’Ouest l’hiver, le Québec l’été; le ski quand il y a de la neige, la construction quand il y a de la job. Je sais même pas ce que je veux porter demain; j’ai de la misère à me choisir une paire de bobettes au magasin. Sérieux, je suis loin de savoir où je veux m’installer. Je les regarde, le monde qui se posent, qui s’achètent une maison, qui ont un petit chien fatiguant qui jappe aigu quand ils rentrent de travailler, je les regarde ce monde-là pis je pense qu’en quelque part, je les envie d’être capable de faire un move badass de même. »

³² J’ai souvent une pensée pour ce que ces discours cachent et oblitèrent. Il me semble que ces discours ravis ne reconnaissent jamais que le mouvement dont ils parlent – celui, toujours réjoui, des aventures trépidantes – est en fait réservé à ceux qui ont un appartement les attendant sagement et une vie à reprendre une fois la fin de semaine finie. Et il est vrai que l’expérience sera certainement charmante pour ceux qui ont un véhicule où il est possible de se tenir debout plutôt que recroquevillés, ceux qui ont accès à un garage chauffé, ceux qui ont devant eux un nombre incalculable de fins de semaine où ils pourront, au gré de leurs temps libres et sans urgence, se bâtir un nid douillet et esthétique où il fait bon se ressourcer par intermittence. Pourtant, rarement ces enjeux sont nommés. Rarement on reconnaît que l’image figée et statique de la *vanlife* est en fait largement réservée à une blanchitude qui n’a pas à craindre la police – depuis la montée en popularité de la *vanlife*, la réglementation s’accroît, les emplacements où il est possible de camper gratuitement et légalement se font de plus en plus rares. Moi-même, j’oublie facilement que mon expérience du nomadisme serait toute autre s’il n’y avait pas la douceur des amis et de la famille prêts à m’accueillir pendant les entre-deux souvent inconfortables; j’oublie que je ne pourrais pas faire ce choix avec la même légèreté si j’avais une condition médicale particulière ou un handicap. Mon discours, comme le leur, n’est pas exempt d’angles morts.

*

Dans *Nomadland*, Jessica Bruder arrive elle aussi à ce constat : les représentations qui sont largement véhiculées ne témoignent pas du mode de vie nomade tel qu'il s'expérimente réellement. Pour réaliser son reportage, la journaliste a « beaucoup suivi les médias – en ligne, sur papier, à la radio ou à la télé – pour traquer tout ce qui touchait à ce phénomène³³.» Elle en tire la conclusion suivante : « [l]a plupart des choses que j'ai lues ou entendues sur le sujet présentaient le *vandwelling* comme une belle aventure ensoleillée, ou un hobby excentrique³⁴. Or, la réalité qu'elle observait était bien plus complexe et nuancée. Comment éviter cet écueil? Jessica Bruder vient à la conclusion qu'elle aurait pu être dans l'impasse et reconduire des témoignages faussement enjoués et rêveurs. Était-ce que je faisais, avec mes anecdotes ludiques? Était-ce que je manquais d'écoute?

D'une certaine manière, je ne pouvais pas blâmer les journalistes d'accepter sans broncher ce que j'avais moi-même constaté lors de mes premières interviews. Un reporter parachuté sur place un après-midi n'a pas le temps de connaître ses interlocuteurs suffisamment pour qu'ils lui parlent avec franchise. Quand j'ai abordé mes premiers *workampers*, au début, je n'ai obtenu que de joyeuses platitudes.³⁵

Jessica Bruder remet alors en question ses méthodes d'enquêtes. À ce point-ci du récit, elle a mené son enquête en dormant sous la tente. Elle se retrouve à l'écart des regroupements de véhicules qui, de par leurs installations sanitaires précaires mais fonctionnelles, peuvent faire du camping sauvage. Pour recueillir des témoignages authentiques quant aux difficultés rencontrées et ainsi se tenir hors des représentations fantasmées, elle en déduit qu'il lui faut se rapprocher davantage des nomades, assez pour « comprendre leur vie de l'intérieur³⁶». En routière provisoire, elle s'achète donc une fourgonnette aménagée et, ainsi équipée, se lance sur les routes.

³³ Jessica Bruder, *Nomadland*, *op. cit.*, p. 201.

³⁴ *Idem.*

³⁵ *Ibid.*, p. 201-202.

³⁶ *Ibid.*, p. 203. Bruder devient également travailleuse itinérante pour la récolte annuelle de betterave et s'engage dans les entrepôts chez Amazon. Elle explique ainsi sa démarche : « Pourquoi pas? J'ai passé

Le problème que Jessica Bruder rencontrait en était un de proximité. Le mien n'était pourtant pas de cet ordre. Les personnes interrogées étaient, pour la plupart, mes amis les plus proches. J'avais toute leur confiance. Plus encore : je m'appuyais sur ce lien de proximité pour conforter ma légitimité à documenter le sujet. Je me disais : la grande tendresse que j'ai pour mes amis conjuguée à la sensibilité toute personnelle que j'ai pour leur réalité sont garantes de mon éthique de travail.

Je savais que ma lassitude était largement partagée – on m'en avait longuement parlé. Pourquoi ne pas avoir retenu ces témoignages faits de fatigue et d'usure? Mon problème en était probablement un de regard, bien plus que de confiance. Le fait est : je n'étais pas une observatrice externe, confrontée comme Bruder à un phénomène nouveau duquel je n'aurais eu jusqu'à présent qu'une connaissance par le biais d'articles de journaux ou de reportages. Ce mode de vie était le mien depuis des années. J'arrivais avec mes propres partis pris, mes propres enjeux. Je ne nommais ma réalité nulle part, préférant vaguement présenter ces fragments comme le résultat d'une vaste entreprise de collecte. Malgré tout, je parlais de ce que j'avais connu et expérimenté, de ce dont je me sentais assez proche pour témoigner avec justesse³⁷. J'avais un avis, un ressenti vif et changeant sur le sujet – et, de toute évidence, mon projet en était affecté.

*

Mon texte consistait essentiellement en un assemblage de témoignages. En ce sens, ce que j'entendais créer avait également à voir avec les factographies dont traite Marie-

un nombre incalculable de jours à interroger les nomades sur leurs boulots saisonniers, mais je n'ai encore vu aucun des sites dont ils me parlent. Je ne suis pas totalement naïve : tenter l'expérience durant quelques jours ou quelques semaines ne va pas me transformer en *workcamper* d'un coup de baguette magique. Mais cette immersion totale me permettra au moins de mieux comprendre les récits de vie que j'entends depuis des mois. » Source : *Ibid.* p. 224-225.

³⁷ Pour reprendre les mots de Marie-Jeanne Zenetti, je me donnais, tout comme certains écrivains de terrain, « une légitimité à *parler sur* qui serait fondée, non pas sur un savoir académique, mais sur l'expérience et la fréquentation prolongées des espaces décrits. » Source : Marie-Jeanne Zenetti, « Les angles morts de l'enquête », *En attendant Nadeau*, 16 juillet 2019, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/07/16/angles-morts-enquete-zenetti/>>.

Jeanne Zenetti. Juxtaposant des documents hétérogènes, les factographies se donnent à lire comme des « captations fragmentées du réel³⁸ ». Ce sont des œuvres qui supposent « l'existence d'une réalité préalable – d'une expérience ou d'un document – que l'écriture ne se propose ni de transformer, ni d'interpréter, mais d'abord de capter aussi fidèlement que possible³⁹. » Les factographies rassemblent des œuvres variées : *Stalingrad, description d'une bataille* d'Alexander Kluge, *Témoignage*, de Charles Reznikoff, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien, 1975*, et *Récits d'Ellis* de Georges Perec, *Journal du dehors* et *La Vie extérieure*, d'Annie Ernaux, pour ne nommer que celles-là. Bien que le corpus semble disparate, sa cohérence tient tout particulièrement aux techniques auxquelles recourent les auteurs.

L'élaboration des œuvres du corpus peut en effet se penser en deux temps, qui se succèdent dans un ordre plus logique que chronologique : un temps de récolte du matériau documentaire, et un temps d'agencement de ce matériau. À chacun de ces moments correspond un ensemble de techniques : techniques de captation pour le premier, techniques de recomposition pour le second.⁴⁰

Le projet que je m'étais donné adoptait la même méthode : transcription⁴¹ et enregistrement dans un premier temps, assemblage et montage dans un deuxième. Comme les factographes, je mettais la fiction à distance. En rendant explicite le fait que leurs œuvres sont le résultat de diverses techniques de récolte, ces écrivains invitent les lecteurs à lire leurs textes comme le résultat d'un patient travail d'assemblage et de montage qui rend compte du réel tel qu'il a été trouvé. Or, cette conception de l'écriture comme stricte restitution du réel est évidemment illusoire. Je trouvais dans les textes

³⁸Marie-Jeanne Zenetti, « Factographies : pratiques et réception des formes littéraires de l'enregistrement à l'époque contemporaine », thèse de doctorat, Université Paris 8, École doctorale de littératures française, allemande et nord-américaine, 2011, résumé. L'ouvrage est également paru chez Garnier sous le titre *Factographie : l'enregistrement littéraire à l'époque contemporaine* en 2014. Néanmoins, quand je ferai référence aux numéros de pages consultés, c'est à la thèse que je me rapporterai.

³⁹ *Ibid.*, p. 55.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 47-48.

⁴¹ Zenetti considère la notation et la transcription comme deux techniques de captation distinctes. Elle distingue « la *notation* qui concerne la formulation et la mise par écrit de faits observables (petites scènes, brèves descriptions) et la *transcription*, fondée sur le prélèvement d'énoncés préalablement entendus ou lus avant d'être recopiés. » La différence repose donc essentiellement sur la nature de l'objet capté. Source : *Ibid.*, p. 55. L'autrice souligne.

théoriques de Marie-Jeanne Zenetti une piste de réflexion fertile pour réfléchir la question de l'objectivité dans le travail du document. Elle précise :

Les œuvres du corpus ne constituent pas un pur enregistrement, pas plus qu'elles n'offrent véritablement d'interprétation de celui-ci. Comme le document, elles se situent dans un entre-deux : élaboration, mais élaboration discrète, elles proposent une première construction de ce matériau brut que constitue le réel.⁴²

Les factographes, et moi de même, « revendiquent volontiers un rôle de scripteur plus que d'écrivain, d'opérateur plus que de créateur⁴³ ». Ils adoptent une posture de retrait donnant à penser l'écriture comme un acte d'enregistrement du réel, un simple procédé de consignation. Or, par la fine attention qu'elle porte aux textes et à leur processus de fabrication, Zenetti démontre que le travail des factographes, même s'il fait constamment appel à la notion d'enregistrement, doit surtout être réfléchi comme une « série d'opérations⁴⁴ » effectuées sur le matériau documentaire. Elle réfléchit la notation et la transcription comme un « geste de délimitation⁴⁵ », « une technique qui recoupe diverses pratiques de découpage, de recadrage et de sélection⁴⁶. »

Choisir l'anecdote à transcrire, « cadrer » la scène entrevue dans le RER, isoler le détail, fragmenter le discours juridique ou sélectionner quelques phrases dans la masse des archives : il s'agit là toujours de reconfigurer une totalité (le document, l'expérience) en détachant des fractions de faits ou de discours et en leur donnant ainsi une unité nouvelle.⁴⁷

Les fragments ainsi prélevés sont alors réorganisés, assemblés, rapprochés. Pour Zenetti, « le matériau documentaire est ainsi retravaillé, élaboré et transformé par une pratique d'agencement⁴⁸ » de laquelle émerge un sens renouvelé. Dès lors l'œuvre, bien qu'essentiellement constituée de matériaux retranscrits, peut tout de même être pensée comme « le résultat d'un certain travail de recomposition, de réagencement d'un

⁴² *Ibid.*, p. 127.

⁴³ *Ibid.*, p. 107.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 132.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 134.

⁴⁶ *Idem.*

⁴⁷ *Idem.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 132.

matériau qui n'est plus constitué par l'archive mais par le vécu⁴⁹»; des matériaux prélevés, certes, mais surtout reconfigurés. *Une entreprise de montage*, en somme – un montage qu'absolument, je voulais joyeux.

Ainsi, bien que l'œuvre puisse essentiellement être réfléchie comme une « combinaison de fragments préexistants⁵⁰», Zenetti invite à percevoir le montage comme une appropriation créatrice. Elle insiste : « Ces écritures manifestent, dans leur forme et leur composition, une *mise en œuvre* – une mise en scène et un travail du matériau documentaire⁵¹. » Sur cette question, les considérations de Lionel Ruffel à propos des narrations documentaires me semblent complémentaires⁵². Ruffel précise :

Le documentaire ne peut être conçu que comme un travail d'élaboration, de construction d'un sens et pas comme l'enregistrement d'un réel déjà donné. Cette conception d'un réel déjà donné à enregistrer est contestée de toutes les manières par tous les champs disciplinaires et artistiques, y compris par les sciences sociales qui influencent les narrations documentaires, et qui fonctionnent précisément avec des enregistrements de parole⁵³.

Dominique Baqué, une autre théoricienne de la pratique documentaire, avance que, « pas plus que l'art le document ne "donne" le réel : il le construit, l'élabore, lui donne sens, au risque encouru des faux sens et des contresens. Il faut y insister : le document n'est pas et ne sera jamais l'épiphanie du réel⁵⁴. »

*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 165.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 168.

⁵¹ *Ibid.*, p. 127. L'autrice souligne.

⁵² Lionel Ruffel désigne sous le terme « narrations documentaires » les récits qui entretiennent une proximité certaine avec le journalisme et les sciences sociales. Il y regroupe des textes « qui relèvent tout à la fois ou distinctement de la relation de voyage, de l'enquête sociologique, de l'essai politique, du récit biographique et autobiographique » et qui se distinguent du reste de la production littéraire par l'hétérogénéité de matériaux convoqués (descriptions géographiques, récits historiques, entretiens dessins, photographies, cartes) et leur tendance à faire un usage massif du document. Source : Lionel Ruffel, « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*, vol. 166, n°2, 2012, p. 14, en ligne, doi <10.3917/litt.166.0013>

⁵³ Lionel Ruffel, « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *op. cit.*, p. 21.

⁵⁴ Dominique Baqué, *Pour un nouvel art politique*, Paris, Flammarion, 2004, p. 199-200.

Les discours critiques se font souvent sombres et ternes. Aurait-il été plus approprié de faire la même chose? À travers nos déplacements saisonniers, mes amis et moi expérimentions certaines difficultés. Je savais bien que le marché locatif saturé y était pour quelque chose : les taux d'inoccupation drastiquement bas dans plusieurs municipalités n'aidaient en rien notre cause. Se loger temporairement devenait de plus en plus ardu et ceux d'entre nous qui avaient tenté de trouver un logement plus stable s'étaient heurtés à répétition à des portes closes. L'hiver s'annonçait rude pour ceux d'entre nous qui étaient encore dans leurs automobiles. Je continuais de lire divers récits de terrains, curieuse de voir quel traitement était réservé aux situations d'habitation précaires. J'avais lu *L'inhabitable*, un récit enquête de Joy Sorman sur les immeubles insalubres de Paris. Aurais-je dû insérer en exergue, comme cette autrice l'avait fait, quelques statistiques qui auraient permis de recadrer la situation dans son contexte? Je redoutais par-dessus tout de m'apitoyer sur notre sort, que nous avions choisi et qui avait été pendant un temps source de fierté. Le questionnement demeurait entier : la joie avait-elle toujours sa place dans ce projet? Étais-je naïve, étais-je en train d'écrire un texte aveugle aux conditions politiques, économiques et sociales parfois rudes dont je faisais l'expérience?

Si mon projet portait l'itinérance cachée en sous-texte, pourquoi ne pas l'avoir reconnu plus tôt? Il me semblait tout d'un coup que mes notes de terrain – partiales, incomplètes – parlaient de l'histoire que nous parvenions à nous composer pour rester dans ces situations précaires, pour les rendre supportables peut-être. Comment composer avec le désir – celui de mes amis, le mien également –, de nous raconter à nous-mêmes un récit optimiste, de nous composer une histoire toute tissée de choix et de libre arbitre? Comment composer avec la honte?

*

JEREMY – « J’ai rencontré une fille, elle était pas mal de mon goût. Elle a fait une blague sur le fait que je suis sans abri. Je suis pas sans abri! J’en ai un, abri. C’est juste qu’il bouge tout le temps. »

*

Je pensais mon projet d’écriture comme étant ludique, souhaitais finir sur *une note heureuse*. À ce moment-là de mon projet, je ne savais plus pourquoi je m’accrochais tant à l’espoir, pourquoi je n’étais pas plutôt dans la colère ou la revendication. Est-ce que j’adoptais cette posture par nécessité, est-ce que je l’adoptais par orgueil?

*

Ces interrogations étaient légitimes. Or, je continuais à penser que des formes de joies émergent réellement de ces contextes et que nous devons lui ménager une place dans nos récits collectifs. Je n’avais pas envie de m’en méfier. Jessica Bruder réfléchit aux dérives du positivisme, qu’elle présente comme « un mécanisme d’adaptation purement américain, voire carrément un sport national⁵⁵ ». Or, après trois ans d’enquête, la journaliste conclut :

S’il est dans la nature humaine de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de rester stoïque devant l’inconnu, je crois quand même qu’il se passe autre chose dans la communauté nomade. La vérité, telle que je l’analyse, est qu’il est possible de rester positif dans l’adversité, même confrontés aux pires difficultés. Ça ne veut pas dire que ces gens sont dans le déni. Au contraire, cela démontre la remarquable capacité d’adaptation des êtres humains, leur volonté de chercher du sens et de la solidarité pendant les moments difficiles.⁵⁶

Dans les moments de crise, les gens ne se contentent pas simplement de composer avec les imprévus qui s’abattent sur eux : ils le font parfois avec une joie de vivre surprenante. Sans désespérer, ils relèvent la tête face à ces difficultés et inventent des chemins nouveaux pour leur faire face. Bruder ajoute, au bilan de ses observations :

⁵⁵ Jessica Bruder, *Nomadland*, op. cit. p. 202.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 202-203

Il est possible de traverser des épreuves tout en ressentant de la joie dans les moments de partage, comme quand on se retrouve autour d'un feu de camp avec ses compagnons d'infortune sous un immense ciel étoilé. En d'autres termes, les nomades que je rencontrais depuis des mois n'étaient ni des victimes impuissantes ni des aventuriers insouciantes. La vérité était plus nuancée, mais comment l'atteindre?⁵⁷

Je me répétais : oui, comment l'atteindre?

*

Les écrivains de terrains ont souvent recours à l'écriture à la première personne. Cette tactique permet, d'après Dominique Viart, « de montrer d'où l'on tient ce que l'on sait ou croit savoir, de ne pas dissimuler ce qui fait défaut ou contradiction, d'afficher clairement les défaillances de la connaissance ou les troubles qui la mettent en question⁵⁸.» Ainsi, les littéraires de terrain peuvent nommer les limites de leurs connaissances, rendre explicite leur posture et leurs angles morts, les questionnements qui les habitent. Je me l'interdisais alors, préférant m'effacer derrière un dispositif s'affichant comme neutre. Je devais reconnaître : c'était bel et bien d'un effacement qu'il était question. Encore une fois, la pensée de Marie-Jeanne Zenetti m'était secourable.

Derrière la revendication paradoxale d'une écriture enregistreuse et dans le choix de définir ces écritures comme autant d'« enregistrements » littéraires du réel ou de l'expérience, se joue le désir de produire, en mimant le fonctionnement des machines enregistreuses, une représentation caractérisée par un double effacement. D'une part, la représentation cherche à se faire oublier en tant que représentation; d'autre part, le rôle et l'intervention de l'auteur se voient relégués au second plan.⁵⁹

Je me justifiais dans cette position en me disant : la construction du savoir est laissée au lecteur, c'est à lui de tirer ses propres conclusions. Il n'y a pas de surplomb ni

⁵⁷ *Idem.*

⁵⁸ Dominique Viart, « Les littératures de terrain », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 18, 2019, p. 9, en ligne, <<http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/28/showToc>>, consulté le 3 mars 2023.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 99.

d'autorité narrative; ma vision des choses ne s'impose pas⁶⁰. Le dispositif de l'enregistrement n'était pas un problème en soi; simplement, y avoir recours m'avait permis d'éviter jusque-là de me positionner face à mon sujet. Cette prétention d'objectivité se révélait de plus en plus factice. Mon projet, même exclusivement composé de matériaux récoltés puis rapiécés, était hautement subjectif. Malgré mon recours à la notation et l'enregistrement, et en dépit de tous les dispositifs métatextuels mis en place pour afficher une certaine neutralité, force était de constater que ce projet était traversé de mes désirs et de mes craintes. Nos contextes de vies avaient changé, la perception que j'en avais également. Cette perception changeante que j'avais du mode de vie nomade teintait chacune des anecdotes retenues et leur agencement. Omettre de préciser la posture située à partir de laquelle je parlais me semblait de plus en plus discutable – faire état avec sincérité de mon point de vue et de mes partis pris devenait une nécessité.

*

Dominique Viart présente comme un trait des littéraires de terrain cette tendance à « conserver un regard critique sur leur propre pratique, et de décider, parfois, d'en changer⁶¹. » J'étais peut-être rendue là. Il me fallait revoir ma méthode, il me fallait revoir mon projet. Que deviendrait-il si j'avais à assumer les conclusions auxquelles mon enquête m'avait menée?

Écrire ce documentaire m'amenait à ce constat, abrupt mais honnête : il nous fallait réinventer les modes d'habitation dans lesquels nous étions présentement engagés. Nos habitations – celles de mes amis les plus chers, celles des connaissances

⁶⁰ Marie-Jeanne Zenetti traite remarquablement bien de ces enjeux dans son article « Paradigmes de l'enquête et enjeux épistémologiques dans la littérature contemporaine », paru dans *la Revue des Sciences Humaines*.

⁶¹ *Ibid.*, p. 6.

rencontrées sur la route, la mienne également –, ces habitations ne tiendraient pas bien longtemps encore : il nous fallait tenter autre chose.

Expérimentations

Mes amis et moi, nous nous surprenions à rêver de sédentarité et de carottes sucrées. Nous commençons à sentir poindre en nous un désir d'enracinement et de jardins florissants. Peu à peu, nous découvrons avec surprise que nous aspirions à autre chose que ce que nous avons connu jusqu'alors. Je rêvais d'un lieu où il ferait bon revenir. Je souhaitais planter un argousier en ayant devant moi la stabilité des sept années de patience avant l'apparition de ses baies orangées; je ne voulais plus habiter qu'en passante.

Que faire de ces désirs nouveaux? Quelle place leur ménager? Je m'attalais pourtant à un projet visant à documenter le nomadisme et ses joies quotidiennes – celles que j'avais bel et bien expérimentées, mais que je ne considérais plus avec le même enthousiasme. Qu'en faire?

*

Jusqu'alors, je concevais la littérature de terrain comme une manière d'écrire à partir de ce que je trouvais et non à partir de ce que j'imaginai; une manière de récolter de la matière première à partir de laquelle travailler. J'étais maintenant aux prises avec ce que j'aurais voulu expérimenter, mais qui n'était pas encore advenu. Ce qui était de l'ordre de la rêverie prenait une place grandissante : des souhaits d'enracinement et la promesse de le faire à plusieurs, nos insatisfactions partagées et l'envie d'y remédier.

Quelle place, dans le documentaire, pour l'imagination? Quelle place pour l'utopie? Je souhaitais documenter nos modes d'habitation tels qu'ils se présentaient, certes, mais aussi tel que nous cherchions à les redéfinir. Je voulais les présenter tel

que nous les rêvions. J'avais envie de rendre compte de nos désirs balbutiants, à peine formulés, de ces idées de vie qui se tenaient tout juste debout dans le langage. Je m'intéressais aux formes de vies telles qu'elles se présentaient dans leur forme actuelle, certes, mais aussi telles qu'elles cherchaient à naître, telles qu'elles peinaient à advenir.

Je souhaitais documenter le réel, certes, mais un réel mis en tension par nos rêveries. Mon regard se tournait : je n'écrivais plus sur le nomadisme, mais à partir de lui.

*

À propos des littératures de terrain, Dominique Viart précise que, « loin de *raconter* ou de *représenter* le réel, ces œuvres envisagent la littérature comme moyen de *l'éprouver*, de *l'étudier* voire de *l'expérimenter*⁶².» Expérimenter. Faire l'expérience de. Tester, vérifier, mettre au banc d'essai. La littérature pouvait-elle me permettre d'expérimenter autre chose? Nous supposions que le mode de vie sédentaire et collectif dont nous rêvions nous conviendrait davantage. Cette affirmation était de l'ordre de l'hypothèse. Encore restait-il à mettre cette intuition à l'épreuve, à la vérifier par l'expérience. Je souhaitais que, quelque part, mon projet d'écriture me permette d'aller au bout de ce désir.

*

J'étais tombée sur une entrevue entre Dominique Viart et Philippe Vasset, l'auteur d'*Un livre blanc*, et je trouvais cette entrevue fascinante. Philippe Vasset a mené une enquête à partir d'une carte de Paris et de sa banlieue. L'objectif était d'aller voir ce qui se cache dans les zones laissées blanches par les cartographes. *Un livre blanc* offre le récit de ces expéditions. Elles sont présentées dans un amalgame de souvenirs, de notes prises durant les expéditions, de fragments réflexifs et de bribes de rencontres

⁶² Dominique Viart, « Les littératures de terrain », *op. cit.*, p. 2. L'auteur souligne.

diverses. Lors de l'entretien, Dominique Viart questionne Philippe Vasset sur le rapport qu'il entretient avec ses objets d'étude.

Effectivement dans vos terrains, il y a à chaque fois la recherche d'une existence plus forte, d'une implication personnelle, avec des explorations, quasiment un goût de l'aventure, ce qui semble même être parfois des prises de risque, des mises en danger de soi dans les explorations.⁶³

Je trouvais dans mon projet quelque chose de similaire : une forme de mise à l'épreuve de nos idées. Surtout, nous ne voulions pas que nos rêves en restent à l'état de propositions ou de maquettes, des ébauches de projets qui n'aboutiraient nulle part. Cette idée d'habitation collective, nous souhaitions la mettre en pratique. Nous avions la volonté d'en *faire l'essai*, d'une manière toute physique et matérielle.

Le pari était risqué. Nous jugions que la déception possible en valait la peine. Qu'avions-nous à perdre sinon du temps et notre naïveté? On nous la reprochait déjà.

*

Tranquillement, *Si nous restons têtus* prenait forme. La posture documentaire était ancrée, indiscutable : je ne souhaitais pas fictionnaliser ces mondes souhaités, mais plutôt archiver nos tentatives de les mettre en place. Du travail documentaire, je gardais la technique, je gardais la méthode. C'est la posture qui changeait. D'abord archiviste passive, je devenais une participante active. Je souhaitais afficher et affirmer mon agentivité, les désirs qui teintaient mon regard et ma collecte.

Les choses se renversaient; il n'agissait plus de cueillir le déjà-là, ou du moins, il ne s'agissait plus *seulement* de cela. Je me posais désormais la question : quels sont les récits documentaires que je souhaite voir advenir? Quels sont les récits que je souhaite raconter? Si la mobilité ne me convenait plus, il fallait désormais me demander quelles avenues me semblaient assez joyeuses pour valoir la peine de m'y

⁶³ Philippe Vasset et Dominique Viart, « Rencontre avec Philippe Vasset », *Revue critique de Fixxion française contemporaine*, n° 18, p. 223, 2019, en ligne, doi <10.4000/fixxion.2008>, consulté le 30 avril 2022.

risquer. Quels futurs m'apparaîtraient plus radieux, lesquels me sembleraient assez gais? Et, partant de là, me demander : y aurait-il une ouverture pour tenter de faire advenir ces récits? Serait-il possible de tenter quelque chose, qui ne sera pas forcément plus joyeux à terme, ni forcément plus réussi, mais qui aura tout de même le mérite d'être *autre* – autre que la tristesse entraperçue des modes de vie étriqués, autre que la solitude et l'instabilité éprouvées du nomadisme.

Je rapportais désormais non pas mes investigations, enquêtes et entretiens, mais mes expérimentations visant à mettre en place un quotidien renouvelé. Je souhaitais porter attention à ce que le quotidien, même éprouvant, comporte parfois de doux et de surprenant. Je me donnais droit à la tentative, au tâtonnement, à l'essai et donc nécessairement à l'erreur. Je ne voulais plus me contenter de documenter le réel tel qu'il était déjà advenu : ses possibilités m'apparaissaient ternes et ses avenues, bouchées. Je voulais chercher à actualiser certains possibles, certains récits. À ma pratique de terrain, j'ajoutais un nouveau volet : celui de l'expérimentation.

*

Pour écrire ses livres, Philippe Vasset arpente des terrains, fouille les archives, recherche de la documentation et des cartes, mais aussi, il « atten[d] longtemps, parfois très longtemps⁶⁴», que quelque chose se passe. Il affirme : « ce temps-là, pour moi, participe pleinement du projet⁶⁵». Je me rangeais, une fois de plus, à son opinion. Mais j'en avais assez d'attendre. Je souhaitais provoquer les choses.

Ce que je considérais comme un geste artistique tranquillement s'élargissait. Aux gestes déjà connus de captation, de sélection et de montage s'ajoutaient ceux qui consistent à imaginer d'autres mondes possibles et à les formuler. La rêverie devenait

⁶⁴ *Idem.*

⁶⁵ *Idem.*

un geste artistique, les gestes quotidiens d'habiter et de bâtir aussi. Et il y avait dans cette conception élargie de l'écriture quelque chose de réjouissant.

*

Je voyais dans *Chasse à l'homme* un livre-ami. Ma démarche avait une certaine parenté avec celle de Sophie Létourneau; je retrouvais dans son projet une envie de provoquer le réel qui m'était familière. En 2008, Sophie Létourneau consulte une cartomancienne qui lui prédit qu'elle rencontrera l'homme de sa vie grâce à un livre. L'autrice se lance donc à la recherche de cet homme. En entrevue, elle raconte :

Normalement, dans les récits, on vit quelque chose et ensuite on le raconte. Je me suis demandé ce qui allait arriver si j'allais voir une cartomancienne, qu'elle me raconte une histoire et que je m'arrange pour qu'elle arrive pour vrai? Peut-on faire ça?⁶⁶

Réaliser les prédictions de la voyante l'amène sur trois continents. « Pendant cinq ans, j'étais en orbite autour de la Terre. Je me suis forcée à vivre des choses que je n'aurais jamais vécues si je ne m'étais pas dit "Je vais faire ce que la voyante me dit" ⁶⁷.» À sa manière, ce projet de non-fiction réserve une place de choix à l'imagination.

Je ne me mets pas en scène comme Nelly Arcand ou Annie Ernaux. Tout ce qui est raconté est réel, mais il y a une part de fiction. Avant l'acte d'écriture, il y a une part d'imagination. Je me contente d'être le personnage, pour ensuite l'écrire.⁶⁸

Je voulais prendre la littérature comme levier et, avec elle, tenter d'infléchir mon quotidien. Je souhaitais y insuffler un mouvement vers une direction qui m'apparaissait probante et fertile. J'étais à la recherche du merveilleux, du ravissement; je voulais provoquer son apparition.

⁶⁶ Cecile Gladel, « Provoquer le destin pour écrire un livre », *Radio-Canada*, 21 janvier 2021, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1764767/chasse-homme-sophie-letourneau-jury-prix-recit-concours-ecriture-2021>>, consulté le 3 mars 2023.

⁶⁷ Christian Desmeules, « Sophie Létourneau, inoculer le réel », *Le Devoir*, 7 mars 2020, <<https://www.ledevoir.com/lire/574297/litterature-quebecoise-sophie-letourneau-inoculer-le-reel>>, consulté le 3 mars 2023.

⁶⁸ Émilie Morin, « La performance de l'écriture de Sophie Létourneau », *Le Quotidien*, 27 mars 2020, <<https://www.lequotidien.com/2020/03/27/la-performance-de-lecriture-de-sophie-letourneau-2fa352ffdfa9457e192d5cc61c25b27>>, consulté le 3 mars 2023.

*

Toujours en entretien avec Dominique Viart, Philippe Vasset parle de sa pratique du terrain et de la vision qu'il en a.

Le terrain n'est pas seulement un corpus, un objet, c'est aussi, en ce qui me concerne, beaucoup plus que cela, un espace fantasmé, souvent rêvé, un espace que l'enquête va créer. Il y a évidemment une partie d'exploration, mais il y a aussi une grande partie de création. Si je fais du terrain, c'est parce que j'espère que le terrain me transforme et m'emmène ailleurs.⁶⁹

Les mots de Philippe Vasset résonnaient. Le projet ainsi recadré m'amenait, bien plus que l'ancien, à explorer des territoires nouveaux – tant géographiques que thématiques. Je visitais des terrains à vendre dans des villes jusqu'alors inconnues. J'arpentais des forêts, des champs, des campagnes. Je m'étais établie chez une amie et je possédais désormais de quoi meubler une chambre. Je faisais un jardin et des conserves; j'étais inscrite à des cours d'ébénisterie et de poterie. C'était, pour l'essentiel, des gestes que je posais pour la première fois – auparavant, prendre un engagement qui m'obligerait à être au même endroit pendant plusieurs semaines aurait été impensable. Ce terrain nouveau que j'explorais, celui de la sédentarité, avait d'abord été un terrain rêvé, fantasmé; un terrain imaginaire que je m'efforçais de créer; une vision que je tâchais de rendre tangible, concrète, incarnée. J'explorais un mode de vie radicalement autre que ce que j'avais connu jusqu'alors. Je n'étais plus constamment en mouvement. Je découvrais ce que la sédentarité pouvait vouloir dire.

*

S'établir était, paradoxalement, un ultime déracinement. Mes repères s'évaporaient. Les quelques habitudes que je m'étais forgées à la longue – les déménagements chaque saison, l'été sur la route – étaient une fois de plus chamboulées. C'était des petites choses, quelques détails à peine, mais c'était déjà beaucoup : nos lieux de

⁶⁹ Philippe Vasset et Dominique Viart, « Rencontre avec Philippe Vasset », *op. cit.*, p. 222.

rassemblement, mes habitudes de socialisation, une liberté de temps et d'horaire, une prédisposition à dire « oui ». M'en tenir à un lieu fixe m'obligeait à redéfinir mes interactions avec mes amis sur la route et les activités qu'il nous était possible de faire ensemble. J'avais soudainement l'impression d'avoir moins de contrôle sur ma solitude. Je n'étais plus celle qui « faisait sa ronde » : j'avais une maison et j'y restais, comme en attente. Les amis passaient et repartaient, toujours trop tôt à mon goût. Faire face à ces changements n'avait rien de simple ni d'évident. Pour une raison confuse, les envisager sous la loupe de l'expérimentation me rassurait.

*

Les modes d'habitation alternatifs étaient jusqu'à présent mon terrain d'enquête. J'avais maintenant envie qu'ils deviennent mon terrain de jeu. Nous bricolions des cabanes mobiles, des boîtes de pick-up en bois, esquissions des ébauches de minimaisons. Je n'étais spécialiste de rien, mais j'avais l'énergie d'apprendre. J'étais habitée d'une volonté tenace. J'abordais ce projet d'habitation collective avec la même illégitimité que mon projet documentaire. Je ne savais pas plus comment réaliser un entretien comme il se doit que comment monter des murs ou consulter des documents municipaux : je ne suis ni sociologue ni charpentière. Je me lançais dans ce projet avec l'incompétence et la naïveté de ceux qui font pour la première fois. Malgré tout, nos tentatives, même déçues, devenaient un lieu d'apprentissage et matière à littérature. Mes pratiques d'écriture et d'habitation en étaient chamboulées : cette perspective m'enchantait.

Conclusion

La nomade Linda May est un des personnages principaux de *Nomadland*. Une amitié particulière s'est tissée entre elle et la journaliste. Linda May rêve d'acheter un terrain et d'y construire un Earthship qui serait à la fois un endroit où vivre ses vieux jours et un lieu de rassemblement pour tous ses compagnons nomades dispersés sur la route. Dans son dernier chapitre, Jessica Bruder affirme : « Je pensais que l'histoire s'arrêterait là : Linda de retour au Rubber Tramp Rendez-vous, au sein de la tribu qui est devenue sa famille, prête à relancer le cycle saisonnier qui dirige désormais sa vie de travailleuse nomade⁷⁰.» Mais il en va tout autrement. Une annonce paraît sur Craigslist, proposant une parcelle de deux hectares et demi à vendre en Arizona. Le terrain est vierge, vendu sans aménagement, sans électricité, sans puits ni fosse septique. Contre toute attente et malgré ses soucis financiers, Linda l'achète. *Nomadland*, cette vaste enquête sur le nomadisme américain, se clôt donc sur ce rêve devenu possible : celui de trouver un lieu où les nomades pourront se poser et vivre ensemble. La similitude entre la trajectoire de ma pensée et celle du récit de *Nomadland* a de quoi étonner et faire sourire. À propos de l'espoir qui habite les nomades, Jessica Bruder affirme en ouverture de son livre :

Nous avons autant besoin d'espérer que de nous abriter du froid ou de nous alimenter. Et, de l'espoir, il y en a sur la route. Car l'espoir naît du mouvement. Quand le champ des possibles paraît aussi vaste et illimité que le territoire lui-même. Cette croyance chevillée au corps selon laquelle le meilleur est toujours à venir. Qu'il t'attend juste un peu plus loin, dans la prochaine ville, le prochain boulot, la prochaine rencontre avec de parfaits inconnus.⁷¹

⁷⁰Jessica Bruder, *Nomadland*, op. cit., p. 266

⁷¹*Ibid.* p. 11

Le mouvement qui m'habitait n'était plus lié à un déplacement physique, mais le fait est : j'étais bel et bien en mouvement, en route vers autre chose que ce que j'avais jusqu'alors connu. C'est, en partie du moins, mon projet littéraire qui me le permettait. En cours d'écriture, je me souviens avoir pensé : *si je veux une finale heureuse pour mon texte, il nous faudra bien en trouver un, terrain. Il nous faudra bien l'acheter.* Au plus creux de la motivation, c'est cette pensée qui m'a tenue. Je me surprénais à tenter de nouveaux gestes, à renouveler mes répertoires d'actions. Je relançais alors les recherches en me disant : je travaille pour un projet d'habitation qui, probablement, n'aboutira qu'à une déception cuisante, c'est vrai. Ce faisant, je travaille aussi à créer la matière première d'un documentaire comme je souhaiterais en lire, de ceux qui donnent espoir que les situations précaires peuvent avoir une fin joyeuse.

Et la joie justement, qu'en faire? Je m'étais tant posé la question de sa pertinence, de son éthique. Ici, je lui découvrais des fonctions nouvelles. La joie devenait un état d'esprit à partir duquel envisager l'avenir et les possibilités encore inexplorées qu'il recelait. J'avais parfois le vertige tant le projet que nous nous étions donné me semblait immense, voire inatteignable. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la joie n'était pas une forme d'aveuglement face aux difficultés que nous allions inévitablement rencontrer. Seulement, elle nous permettait de garder espoir; elle devenait un outil précieux pour préserver l'élan et l'impulsion d'effectuer ces changements. J'y voyais quelque chose de dérangeant et d'audacieux. De courageux, peut-être.

RÉFÉRENCES

Œuvres littéraires

- Bruder, Jessica, *Nomadland*, traduit de l'anglais par Nathalie Peronny, Paris, Globe, 2019, [2017 pour l'édition originale], 320 p.
- Clermont, Stéphanie, *Le jeu de la musique*, Montréal, Le Quartanier, 2017, p. 245.
- Ernaux, Annie, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 1993, 112 p.
- Létourneau, Sophie, *Chasse à l'homme*, Saguenay, La Peuplade, 2020, 216 p.
- Sorman, Joy, *L'inhabitable*, Paris, Gallimard, 2016, 88 p.
- Vasset, Philippe, *Un livre blanc*, Paris, Fayard, 2007, 135 p.

Corpus théorique

- Abbas, Yasmine, *Le néo-nomadisme: mobilités, partage, transformations identitaires et urbaines*, Éditions FYP, Limoges, 2011, 144 p.
- Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 2002 [1957], p. 288 p.
- Baqué, Dominique, *Pour un nouvel art politique*, Paris, Flammarion, 2004, 320 p.
- Coste, Florent, « Propositions pour une littérature d'investigation », *Journal des anthropologues*, n° 148-149, 2017, p. 43-62, en ligne, doi <[10.4000/jda.6582](https://doi.org/10.4000/jda.6582)>.
- Chauvier, Éric et Dominique Viart, « Rencontre avec Éric Chauvier », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 18, 2019, p.198-217, en ligne, <<http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/28/showToc>>, consulté le 23 avril 2022.
- Demanze, Laurent, « Expériences de terrain, terrain d'expérimentation », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 18, 2019, p.30-40, en ligne, doi <[10.4000/fixxion.1513](https://doi.org/10.4000/fixxion.1513)>.
- Demanze, Laurent, « Un nouvel âge de l'enquête », *Revue de la BNF*, n° 59, vol. 2, 2019, p. 124-133, en ligne, <<https://www-cairn-info.proxy3.library.mcgill.ca/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2019-2-page-124.htm>>, consulté le 5 janvier 2022.
- Demanze, Laurent et Pierre Benetti, « Entretien avec Laurent Demanze », *En attendant Nadeau*, 2019, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/07/30/entretien-laurent-demanze/>>

- Ernaux, Annie et Pierre Bras, « "La littérature, c'est la mise en forme d'un désir" », *Journal des anthropologues*, n°148-149, 2017, p. 93-115, en ligne, doi <[10.4000/jda.6605](https://doi.org/10.4000/jda.6605)>, consulté le 24 avril 2022.
- Fraser, Marie (dir.), *La demeure*, Montréal, L'empreinte, 2008, 114 p.
- Gefen, Alexandre (dir.), *Territoires de la non-fiction : cartographie d'un genre émergent*, Boston, Leiden, 2020, 377 p.
- Macé, Marielle, *Nos cabanes*, Paris, Verdier, coll. « La petite jaune », 2019, 122 p.
- Rewakowicz, Ana, « Travelling with my inflatable room », *Helsinki International Artist Programme*, 2018, en ligne, <<https://www.hiap.fi/event/travelling-with-my-inflatable-room/>>.
- Ruffel, Lionel, « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*, n°166, vol. 2, 2012, p. 13-25, en ligne, doi <[10.3917/litt.166.0013](https://doi.org/10.3917/litt.166.0013)>.
- Vasset, Philippe et Dominique Viart, « Rencontre avec Philippe Vasset », *Revue critique de Fixxion française contemporaine*, n° 18, p. 223, 2019, en ligne, doi <[10.4000/fixxion.2008](https://doi.org/10.4000/fixxion.2008)>, consulté le 30 avril 2022.
- Viart, Dominique, « Les littératures de terrain », *Revue critique de Fixxion française contemporaine*, n° 18, p. 1-13, 2019, en ligne, <<http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/28/showToc;>>, consulté le 23 avril 2022.
- Viart, Dominique, « Les littératures de terrain : enquêtes », dans *En attendant Nadeau*, mis en ligne le 6 août 2019, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/08/06/enquetes-litteratures-terrain-viart/>>, consulté le 23 avril 2022.
- Viart, Dominique, « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine », dans Bernabé Wesley et Claudia Bouliane (dir.), *Cahiers ReMix*, n°7, 2018, en ligne, <<http://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine>>
- Viart, Dominique, « Terrains de la littérature », *Elfe XX-XXI*, n°8, 2019, en ligne, doi <[10.4000/elfe.1136](https://doi.org/10.4000/elfe.1136)>, consulté le 02 octobre 2020.
- Zenetti, Marie-Jeanne, « Factographies : pratiques et réception des formes littéraires de l'enregistrement à l'époque contemporaine », thèse de doctorat, Université Paris 8, École doctorale de littératures française, allemande et nord-américaine, 2011, 678 f.

Zenetti, Marie-Jeanne, *Factographie : l'enregistrement littéraire à l'époque contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », 2014, 378 p.

Zenetti, Marie-Jeanne, « Les angles morts de l'enquête », *En attendant Nadeau*, 16 juillet 2019, en ligne, <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/07/16/angles-morts-enquete-zenetti/>>.

Articles de journaux

Cloutier, Maxence, « Revers du tourisme, une itinérance "cachée" en Gaspésie », *Le Devoir*, 3 août 2022, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/societe/740973/revers-du-tourisme-une-itinerance-cachee-en-gaspesie>>

Desmeules, Christian, « Sophie Létourneau, inoculer le réel », *Le Devoir*, 7 mars 2020, <<https://www.ledevoir.com/lire/574297/litterature-quebecoise-sophie-letourneau-inoculer-le-reel>>, consulté le 3 mars 2023.

Gladel, Cecile, « Provoquer le destin pour écrire un livre », *Radio-Canada*, 21 janvier 2021, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1764767/chasse-homme-sophie-letourneau-jury-prix-recit-concours-ecriture-2021>>, consulté le 3 mars 2023.

Labrèche, Ariane, « Sans toit, mais pas dans la rue. Cul-de-sac au bout du monde », *Radio-Canada*, 18 mai 2022, en ligne, <https://ici.radio-canada.ca/recit-numerique/4052/gaspesie-itinerance-cachee-gaspe-pabos-mills?fbclid=IwAR1AfYtzQD6woBIXC-bIAJUv1S6N8pQ_gi0SCLgc2EfWpoPGty8yQi-sYgM>.

Morin, Émilie, « La performance de l'écriture de Sophie Létourneau », *Le Quotidien*, 27 mars 2020, <<https://www.lequotidien.com/2020/03/27/la-performance-de-lecriture-de-sophie-letourneau-2fa352ffdf9457e192d5cc61c25b27>>, consulté le 3 mars 2023.

Œuvres télévisuelles

Vivre sur la route : les rebelles branchés de l'Amérique, [film], France, TV5 UNIS, 2019, 57 min, en ligne, <<https://www.tv5unis.ca/vivre-sur-la-route-les-rebelles-branches-de-lamerique>>